

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



N° 17

DÉCADAIRE

de civilisation française et de tradition catholique

☐ Beketch : pourquoi Balladur a reculé devant les grévistes ☐ Dem : le secret de Jean-Paul II ☐ Lugan : tribalisme et démocratie au Burundi ☐ Le Blanc : "*Jurafric park*" ☐ Brigadier : Guitry existe, Jean-Laurent Cochet l'a retrouvé ☐ ADG : grandeur et inexistence des gros machins verts.

Lettres de chez nous

Lettre ouverte à Philippe de Villiers

J'ai beaucoup apprécié votre intervention à "L'Heure de vérité", conforme à l'opinion favorable que m'avaient inspirée vos précédentes prestations. Toutefois, en vous entendant souligner votre confiance dans la volonté de M. Pasqua de lutter contre l'immigration "clandestine", j'ai réalisé qu'en fait les Français seraient très désireux de connaître la définition officiellement

attribuée à ce qualificatif. Car pour moi, comme vraisemblablement pour beaucoup de mes concitoyens, et jusqu'à preuve du contraire, la différence entre l'immigré "clandestin" et le "non clandestin" tient en ceci : — l'immigré non clandestin est celui qui obtient un permis de séjour sur simple demande ; — tandis que le clandestin est celui qui s'est caché parce qu'il ignorait qu'il lui suffisait de remplir cette formalité. De sorte que la lutte contre l'immigration clandestine consisterait à débusquer les contrevenants afin de leur fourrer



d'autorité le précieux papier dans la poche. Quoi qu'il en soit, j'aperçois toujours de ma fenêtre les cinq bateaux attirés poursuivre leur noria entre l'Afrique du Nord et l'Hexagone...

C.F. (MARSEILLE)

Espérance

C'est mon fils qui m'a fait connaître votre journal. Si je ne partage pas toujours vos points de vue (sur le rétablissement de la peine de mort, par exemple), je me délecte

DEUX MYSTERES ECLAIRCIS

Certains abonnés s'étonnent de recevoir deux exemplaires du **Libre Journal**.

Voici l'explication de ce phénomène qui ne traduit aucun esprit de dilapidation : après avoir servi les abonnements, nous adressons des spécimens aux personnes recommandées par des amis (que la publicité appelle "*prospects*").

Il arrive qu'un abonné soit traité en "*prospect*". Il ne doit pas s'en formaliser mais simplement offrir l'exemplaire superfétatoire à un ami en y ajoutant

toutes les recommandations d'usage. D'autres abonnés, paradoxalement, s'émeuvent d'être privés de certains numéros.

Voici encore l'explication de ce phénomène déplaisant : la machine qui assure l'adressage des enveloppes "*avale*" parfois une étiquette.

Si vous ne recevez pas un numéro, appelez le 16 (1) 42 46 44 77 ; L'exemplaire manquant sera immédiatement expédié.

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le libre Journal
de la France Courtoise » est édité
par la Sarl de presse SDB,
au capital de 2 000 francs
- Siège social :
68, rue David d'Angers,
75019 Paris
- Principaux associés :

Antony, Beketch, Varlet
- Commission paritaire :
74 371
- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication :
D. de Beketch
- Directeur de la maquette :
Jean-Marie Molitor

- Ange tutélaire :
Françoise Varlet
ISSN : en cours

Abonnement
1 an 600 Frs,
à **SDB**,
68, rue David D'Angers
75019 Paris

68, rue David d'Angers
75019 Paris (adresse postale)
Tél. : (1) 42.46.44.77.
Fax : (1) 48.24.08.28.

véritablement avec certains articles pleins d'humour. Je me précipite littéralement sur la dernière page. Ensuite, c'est l'article de l'abbé Guy-Marie qui a toute mon attention, il est toujours très bien senti et atteint le centre de la cible. Vos critiques de notre "chère TV" ne manquent pas de piquant, enfin les "Nouvelles du marigot" et Ximenez de Cisneros : voilà mes articles préférés, ce qui ne veut pas dire que je ne goûte pas les autres, loin de là ! Je choisis les versements mensuels sur douze mois pour m'abonner, ce qui correspond le mieux aux possibilités de mon budget. J'espère que vous éditez encore longtemps !

F.A. (BASSE-GOULAIN)

Le combat

Je vous remercie de nous envoyer votre "Libre Journal".

J'admire ceux qui se battent au milieu d'une foule de modérés, avachis, prêts à vous féliciter... quand vous aurez gagné ! Je vous rejoins dans le combat de la prière.

DOM GÉRARD (Le Barroux)

Réussite

Vous utilisez ces précieux nectars que sont l'humour et la courtoisie pour rédiger vos articles et je trouve cela très bien. N'oubliez pas, cependant, le fond. Quittez la critique systématique et le négatif, vous n'en tirerez jamais rien de bon. Commencez par faire moitié-moitié. Une page style actualités (ça va mal, tout est perdu, Mitterrand-ci, Tapie-là...) et une page style positif gai. De l'union du positif et de la gaieté naîtra la force et la réussite et souvenez-vous toujours, pour les lamentations... il y a un mur !

E.L. (VIF)

Editorial

Allez donc faire ça chez vous !

Face aux enlèvements et aux assassinats de Français en Algérie, la France n'est pas impuissante comme feint de le croire Monsieur Juppé. Elle dispose des moyens politiques, diplomatiques, économiques et même militaires de se faire respecter et de protéger ses ressortissants.

Seule manque la détermination des gouvernants.

Si son intérêt commande de soutenir l'actuel pouvoir algérien, la France doit faire arrêter les hommes du FIS identifiés sur son territoire et informer les terroristes islamiques que tout acte hostile se soldera, en représailles, par des extraditions vers l'Algérie et ses pelotons d'exécution.

Sans états d'âme.

Si, à l'inverse, la France trouve avantage à négocier avec le FIS, qu'elle interrompe son assistance économique et entame le rapatriement des immigrés algériens, délinquants, clandestins, chômeurs et leurs familles, jusqu'à l'organisation des élections libres que réclame le mouvement islamiste.

Sans bêlements humanitaires.

Mais la solution qui servira le mieux la France, et pour longtemps, est la plus simple.

C'est d'envoyer tout ce vilain monde se faire lanlaire, c'est de rompre une fois pour toutes avec cet ancien morceau de France qui, depuis trente ans, ne nous apporte que larmes, sang, tristesse, désespoir et malheur.

C'est de dire à tous ces "progressistes", "islamistes", "Fistes", fellouzes et intellectuels de mechtas et de casbah que les Français en ont plus que soupé de leurs chikayas.

Qu'on ne veut plus d'eux chez nous ni de nous chez eux.

Qu'ils peuvent s'entre-emprisonner, s'entre-revolveriser, s'entre-massacrer autant qu'il leur plaira au nom de leur indépendance, de leur socialisme de progrès, de leur dignité, de leur liberté. Qu'ils ont à leur guise le droit de se réclamer de Marx ou d'Allah, de Fidel Castro ou de Khomeyni.


On s'en fout ! A condition qu'ils fassent ça chez eux.

Sans nous.


S de B



POUR LES VIEUX

 Qui ose prétendre que les hommes politiques ne s'intéressent pas aux vieux ? La valeur du point de retraite Ircantec vient d'être augmentée de 1,2 % par les élus. Détail : l'Ircantec est la caisse de retraite des élus.


BRAS D'HONNEUR

 Mitterrand n'a même pas pris soin d'avertir Léotard qu'il donnait l'ordre d'envoyer une frégate française, "La Ventôse", collaborer avec la marine américaine au blocus d'Haïti. Le ministre des Armées a appris la chose par un marin de son cabinet...


BRAS D'HONNEUR (bis)

 Toubon avait refusé d'inviter la présidente du Conseil régional de La Réunion au sommet de la francophonie. Motif : lui, Toubon, représenterait toute la France, outre-mer compris. Mitterrand, informé, a invité personnellement la présidente.

EGALITE

 L'égalité devant l'impôt étant la règle, la taxe de séjour que la Ville de Paris a décidé d'imposer aux touristes coûtera 7 F aux clients des grands palaces et 1 F à ceux des bouibouis sans étoile. Au prix de la nuitée, cela signifie que les milliardaires paieront trois fois moins que les cloches.

DU BALAI

 L'audimat a finalement du bon : devant les résultats d'audience catastrophique de sa lamentable émission cochonne "Sans interdit", l'obscène Sophie Favier a été virée de TF1.

Quelques nouvelles

Le secret de Jean-Paul II

L'encyclique *Veritatis Splendor* a fait du bruit et n'a pas fini d'en faire. Panique chez les progressistes où l'on n'a pas manqué de souligner le ton impérieux, la prétention de dicter une loi morale rigoureuse à tout l'univers, un style "thomiste" (abomination des abominations !), un recul par rapport aux acquis de Vatican II, un discours dépassé et inconciliable avec les exigences de la vie moderne. Heureuse surprise chez les traditionalistes, même les plus affirmés, devant la sûreté de l'enseignement séculaire de l'Eglise.

Plus infaillible

Les protestants, quant à eux, ne voyaient pas Jean-Paul II ainsi. Le président des anabaptistes italiens l'a traité de "pape antimoderniste" en faisant remarquer qu'il "n'aidait pas le dialogue œcuménique". Ce qui n'est pas inexact. Le Pape parle en "successeur de Pierre à qui le Seigneur a confié la charge de confirmer ses frères" ; il a supprimé in extremis le mot infaillibilité, mais celle-ci est implicite dans un texte du magistère ordinaire reprenant la doctrine qui a été reconnue partout et toujours dans l'Eglise. Il ne transige sur aucun des interdits écartés à des

degrés divers par les autres confessions chrétiennes, critique fermement — bien que sans la nommer — la thèse de Luther de "la foi sans les œuvres", il déclare l'Eglise catholique "maîtresse de la vérité" ; l'encyclique contient enfin un traité de morale fondamentale qui est spécifiquement catholique.

"Dimension prophétique"

Au sein de "l'aile marchante" de l'Eglise, on peut relever ce que confie à La Vie le père Cadoré, directeur du Centre d'éthique médicale de Lille : il déplore la "dogmatique classique" de l'encyclique et regrette qu'elle manque de "dimensions prophétiques". En l'absence d'un Petit dictionnaire moderniste-français, qu'il faudra bien un jour se décider à publier, disons que le mot prophétique est plus ou moins synonyme de progressiste, ou de révolutionnaire. Jean-Paul II se serait montré prophétique s'il avait permis la contraception, les bébés-éprouvette et l'avortement dans certains "cas de détresse".

Du côté traditionaliste, on salue, certes, ce redressement du gouvernail de Pierre, mais avec une réticence : à certains passages de *Veritatis Splendor*, Wojtyła perce sous Jean-

Paul II. C'est-à-dire que l'on retrouve la philosophie personnelle de l'ancien professeur de Cracovie, inspirée en dernière analyse de celle de Blondel, répercutée théologiquement par le Père de Lubac qui, condamné par Pie XII, fut, rappelons-le, fait cardinal par Jean-Paul II et auquel le deuxième Concile du Vatican doit beaucoup.

Il s'agit, en gros, de la distinction entre nature et surnature. L'homme peut-il se passer de la grâce pour accéder au salut ? Peut-il produire des actes bons par sa volonté propre sans le secours de cette grâce qui est un don de Dieu ? Ses bonnes actions accomplies dans l'ordre naturel ont-elles de soi une valeur surnaturelle ? Cela n'est pas une querelle d'école, les conséquences pratiques sont considérables. Si l'on répond oui à ces questions, les hommes peuvent se passer de Jésus-Christ et il est inutile qu'ils se fassent baptiser.

"Chrétiens implicites"

Le dominicain Campanella (1568-1639) y avait déjà pensé : le Verbe est à l'origine de la création, il s'est incarné ensuite en Jésus-Christ. Par conséquent suivre le Verbe dans l'ordre naturel revient au même que suivre Jésus-Christ dans l'ordre surna-



les du marigot

turel. Aussi Campanella considère-t-il les "infidèles" comme des "chrétiens implicites", ou si l'on veut comme des chrétiens sans le savoir. L'esprit missionnaire n'a plus de raison d'être. La même idée a été reprise par Karl Rahner, qui a parlé de "chrétiens anonymes". Urs von Balthasar (également fait cardinal par Jean-Paul II) a émis le concept de "christianismes anonymes" et ces christianismes anonymes ne sont ni plus ni moins que les fausses religions, appelées aujourd'hui "les religions du monde".

Le Christ pas indispensable

La pensée de Rahner a profondément influencé Wojtyła. On en retrouve les traces dans Veritatis Splendor : "Dans ce témoignage rendu au caractère absolu du bien moral, les chrétiens ne sont pas seuls (en italique dans le texte) ; ils se trouvent confirmés par le sens moral des peuples et par les grandes traditions religieuses et sapientiales de l'Occident et de l'Orient, non sans une action intérieure et mystérieuse de l'Esprit de Dieu (...). Dans les paroles qui défendent les valeurs morales et surtout dans le sacrifice de la vie pour les valeurs morales, l'Eglise reconnaît le témoignage rendu à cette vérité qui, déjà présente dans la création, resplendit en plénitude sur le visage du Christ".

Connaître le Christ, c'est évidemment mieux, mais non indispensable. Entrer dans l'Eglise qu'il a fondée permet de mieux prendre conscience de la Révélation dont tout homme bénéficie par le fait même qu'il est un homme. Il faut continuer d'évangéliser, certes, mais plus tout à fait dans le même sens que les Apôtres : en aidant les musulmans à être de bons musulmans, les bouddhistes à être de bons bouddhistes. En leur parlant de l'Eglise parce qu'elle lave plus blanc, mais sans obliger personne. N'est-ce pas ce que recouvre ce terme assez mystérieux et typiquement pauldeuiste de "nouvelle évangélisation" ? Le père Doré, doyen de la Faculté théologique de la Catho, résumait cela en quelques mots lors d'un colloque tenu en septembre 1991 : *"Conversion des partisans à plus de vérité et d'authenticité, bien sûr, dans leurs voies respectives ; mais aussi, si possible, conversion de l'autre au Christ auquel nous croyons"*.

Morale surnaturelle

Si possible ! N'a-t-on pas entendu à ce colloque des phrases comme celles-ci : *"Comment ne pas croire que Dieu, mystérieusement, a parlé dans le Coran ?" ou "Il faut bien reconnaître à l'Islam ou à l'hindouisme une efficacité réelle dans l'œuvre du*

salut". "C'est assez clair, concluait Doré, même si on ne voit pas comment concilier cela avec la foi chrétienne en Jésus-Christ, on estime ne pas pouvoir refuser aux religions une efficacité réelle pour le salut de leurs membres".

Alors les contradictions apparentes entre l'encyclique et les actes répétés de Jean-Paul II (la Synagogue de Rome, Assise) se résolvent. Comme l'écrit l'abbé de Tanoüarn, il *"donne à la morale une portée surnaturelle et à l'Eglise un magistère actuel sur toute l'humanité, selon le vieux rêve de Vatican II"*.

La "vraie ressource"

Certains lui reprochent d'imposer les impératifs moraux de l'Eglise à tous les hommes, mais c'est logique, puisqu'ils sont tous des "chrétiens anonymes" ! Et ses incessants voyages autour de la planète s'expliquent de la même façon. "Si je vais parcourir le monde, disait-il le 11 mai 1986 à Ravenne, pour rencontrer des hommes de toutes civilisations et religions, c'est parce que j'ai conscience des peuples ; de là jaillit la vraie ressource pour le futur humain de notre monde".

Avec, en option, "si possible", le Fils de Dieu fait homme. L'humanité n'a pas à se plaindre.

MARC DEM

EN LOGES



Contre toute attente, depuis son retour aux affaires, la "droite" n'a pratiquement procédé à aucun remaniement dans les hautes sphères policières où l'on s'attendait pourtant à quelques bouleversements.

Explication : les limogeages et nominations sont désormais décidés non pas au cabinet du ministre mais sous forme d'arbitrage rendu par la Fraternelle de la Police, organisation maçonnique inter-obédientielle à laquelle appartient la quasi-totalité du haut personnel policier.

DANGEREUX



Dans "Le Nouvel Obs", Jean Duvidé affirme que "Hitler (est) venu en toute légalité au pouvoir".

Voilà quelques années, pour avoir écrit, sur la pochette d'un disque historique, que Hitler était arrivé au pouvoir "somme toute légalement" Jean-Marie Le Pen avait été lourdement condamné. Le Parquet poursuivra-t-il Le "Nouvel Obs" ?

BON GOUT



Fondée en mars 1794, au plus fort de la Terreur, l'Ecole Polytechnique a choisi d'organiser le bal de son bicentenaire à Versailles.


PORTRAIT




"Un peuple baroque de citadins salariés" soumis au "puissant lobby agricole". C'est la définition de la France donnée par Alain Duhamel, vigoureux défenseur du GATT. Duhamel, lui, n'est évidemment soumis à aucun lobby.




LOGIQUE LAIQUE

 Au Collège Xavier-Bichat de Nantua dont les professeurs s'étaient mis en grève pour protester contre le port du foulard par des élèves musulmanes, le porc est banni des menus à la cantine. Pour motif religieux. A ce jour, pas de grève des cuisiniers.

AVEC MODERATION

 Il se confirme que le latex (caoutchouc naturel) provoque de plus en plus de cas d'allergie grave pouvant aller jusqu'à la mort en cas d'hypersensibilité immédiate. L'administration américaine des aliments et des médicaments vient d'ordonner le retrait d'un ustensile de latex responsable de plusieurs décès. Pour l'instant, aucune campagne de publicité en faveur des préservatifs ne précise "abus dangereux".

DEUX POIDS...

 Méhaignerie devrait céder aux parties civiles qui exigent que le procès Touvier se déroule à Lyon "où se sont produits les faits". C'est contraire à la règle qui veut que "pour une bonne administration de la Justice" les procès retentissants soient conduits dans un autre ressort que celui des faits. Voleurs et tueurs d'enfants ne sont ainsi jamais jugés où ils ont commis leurs crimes. Il est vrai que le procès de Touvier, jugé, condamné, gracié, puis de nouveau inculpé et bénéficiaire d'un non-lieu avant d'être, une fois encore, traîné devant les tribunaux pour les mêmes faits est déjà une telle monstruosité juridique...

Autres nouvelles

La solidarité du désespoir fait peur à Edouard Balladur

Voilà vingt ans, Edouard Balladur, alors secrétaire général de la présidence auprès de Georges Pompidou, prophétisait que "les Français n'accepteraient pas cinq cent mille chômeurs".

C'est sans doute cette conviction qui, bien qu'abondamment démentie par les faits, explique la véritable capitulation en rase campagne que le Premier ministre a effectuée face aux grévistes d'Air France.

En annulant le plan dont il assurait, la veille, que rien ne pourrait le dissuader de l'appliquer et en limogeant, comme l'exigeaient les syndicats, le PDG de la compagnie, Bernard Attali, alors que cet homme de gauche était le seul bouclier du gouvernement contre la coalition des intérêts corporatistes et politiques, Edouard Balladur s'est conduit comme un général qui fuit en abandonnant sur le terrain ses plans de bataille et les officiers de son état-major.

On saura sans doute bientôt les effets de cette démonstration flagrante de manque de caractère sur l'image du Premier ministre mais, pour l'instant, en bon français, cela s'appelle un mouvement de panique.

En termes de statistique, il est inexplicable.

La vérité commande, en effet, de dire qu'en dépit des "effets d'annonce" qu'entraîne la médiatisation

quasi quotidienne d'un "plan social" avec licenciements et suppressions d'emplois dans tel secteur d'activité, la courbe du chômage ne s'est pas accélérée de façon significative ces derniers temps.

Au vrai, elle n'a pratiquement pas bougé depuis trente-cinq ans en France.

Comme une guerre civile

Si l'on prend comme base d'examen les trois dernières périodes de douze ans, on constate que, de 1959 à 1970 (De Gaulle), le nombre des chômeurs a doublé, passant de deux cent cinquante mille à cinq cent mille ; que, de 1970 à 1981 (Pompidou Giscard), il a triplé, passant de cinq cent mille à un million et demi ; et que, de 1981 à 1992 (Mitterrand), il a doublé, passant d'un million et demi à trois millions (chiffres officiels).

On peut donc dire qu'au fond le socialisme mitterrandien a mieux réussi (ou plutôt moins échoué) contre le chômage que le socialisme giscardien.

Mais cela ne vaut qu'en termes de statistique.

Dans la réalité : les effets du chômage ne sont pas proportionnels à la quantité des chômeurs. Ils se trouvent bien plus que doublés quand on passe

de cinq cent mille à un million de sans emploi. Parce que ce sont des millions de parents, de proches, d'amis, de collaborateurs, de fournisseurs qui sont touchés.

Avec des effets psychologiques comparables à ceux d'une situation de guerre civile : abattement, résignation et égocentrisme exclusif.

La généralisation du chômage a ainsi eu un effet totalement inattendu : d'aiguillon social qu'il était, le sous-emploi est devenu un sédatif. La France s'est divisée entre ceux qui ont perdu leur emploi et ceux qui redoutent de le perdre.

Les premiers sont écrasés par la quasi-certitude de ne rien retrouver avant longtemps, les autres sont paralysés par la peur de tout perdre.

On pourrait, c'est de saison, avancer une comparaison avec les Poilus de Verdun qui, écrasés par les bombardements d'artillerie, finissaient par se terrer, hagards, dans leurs casemates et éprouvaient parfois, ils l'ont raconté, une sorte de soulagement étrange en apprenant que l'obus était tombé sur "ceux d'à côté".

Aujourd'hui, le seul secteur qui connaît encore des mouvements de revendications et des grèves c'est "l'arrière", le secteur public où l'emploi est protégé. Du moins était-ce le cas jusqu'à ces dernières semaines.



Or, depuis peu, on est entré dans une phase plus aiguë encore de désespoir. Les sans-emploi, travailleurs menacés, agriculteurs, pêcheurs et petits artisans promis à une mort rapide et n'ayant plus rien à perdre, se mobilisent pour des actions d'autant plus violentes qu'elles sont sans issue pratique.

Ce qu'expliquent plusieurs rapports alarmants des préfets

Fait significatif: dans la nuit du 25 une résidence du Kremlin-Bicêtre a été la cible d'incendiaires. L'immeuble appartient à la Caisse de retraite du personnel navigant profes-

sionnel de l'aviation civile...

Cet épisode de "lutte des classes" et la menace d'une coalition de désespérés allant aux grévistes d'Air France, paysans, routiers, artisans et travailleurs de tous les secteurs en crise expliquent pourquoi le Pouvoir. a calé.

L'explosion sociale

Mais une fois de plus, le mot de Churchill se trouvera confirmé par les faits : pour éviter la guerre, Balladur a choisi le dés-

honneur. Il aura la guerre et le déshonneur.

Car, soyons-en sûrs, l'annonce de cette capitulation a été entendue fort et clair par les autres travailleurs de l'état : cheminots, employés de la RATP, postiers, agents des Télécom, d'EDF-GDF, etc.

Et la solidarité déclarée des agriculteurs, pêcheurs et routiers le prouve : les temps où il suffisait pour imposer le calme social de dresser les "productifs" (ouvriers, artisans, paysans etc.) contre les "fonctionnaires" sont révolus.

Balladur en est certain : l'explosion sociale est toute proche. **S. de B**

Chirac prépare un mauvais coup contre la famille

L'administration des finances de la Ville de Paris prépare dans le plus grand secret une modification radicale de la politique fiscale jugée trop favorable aux familles.

Quelques énarques mobilisés pour trouver de nouvelles sources de financement pour corriger les effets désastreux du chômage sur le produit de la taxe professionnelle (trente-sept mille emplois perdus à

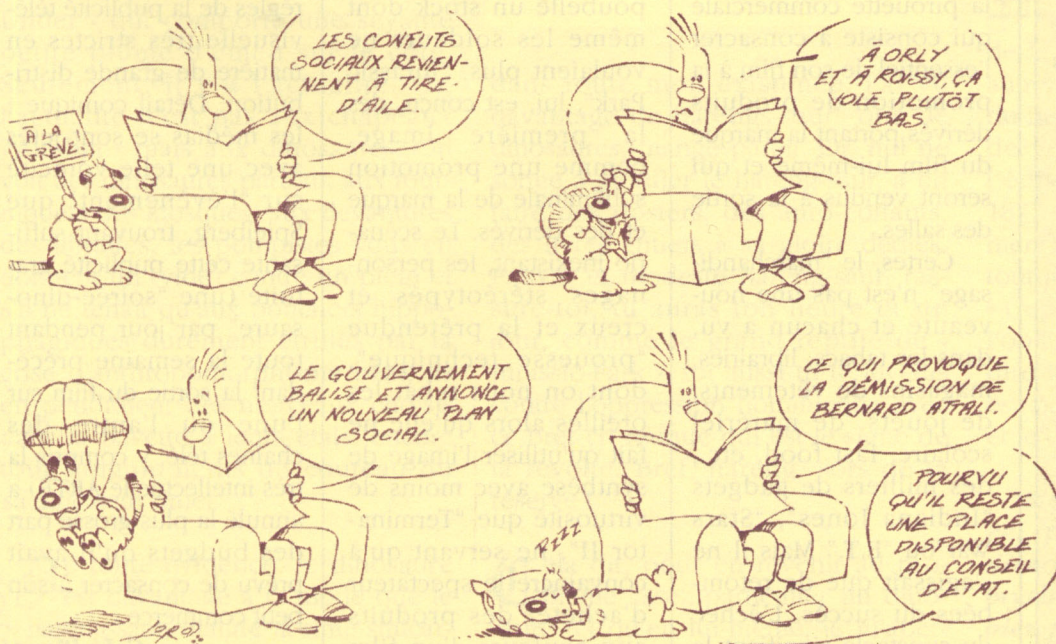
Paris en 1992) se sont, en effet, avisés que "les abattements pour charge de famille pratiqués dans la capitale en matière de taxe d'habitation ... sont particulièrement favorables aux familles (sic)".

Cette "générosité" (le mot figure en toutes lettres dans le rapport secret) constitue évidemment un scandale qui ne saurait durer. D'autant que Paris est, vous ne le saviez peut-

être pas, un "paradis fiscal pour les propriétaires" (absolument sic).

Nos crânes d'œuf proposent donc la suppression des abattements spécifiques pour personnes à charge, ce qui aurait pour effet "l'augmentation du produit de la taxe d'habitation".

Sans compter le coup de fouet que cela ne manquerait pas de donner au marché de l'immobilier parisien...



DEUX MESURES...



Georges Boudarel, en revanche, déserteur et traître qui tortura et assassina de ses propres mains des soldats français pour le compte des terroristes du Viêt-minh, ne rendra aucun compte à la Justice française. C'est lui, au contraire, qui, rappelons-le, a obtenu de la Justice qu'elle poursuive ses anciennes victimes qu'il accuse de diffamation.

APARTHEID



Le Front national ayant acquis un immeuble à Saint-Cloud pour y installer son siège, le maire de la ville, Bertrand Cuny, ancien collaborateur d'André Bettencourt, est décidé à empêcher l'installation de ce parti politique dans sa ville par "tous moyens réglementaires". Au point où il en est, il devrait faire expulser son administré, Jean-Marie Le Pen.

COURTOISIE



Voilà six ans, un quidam ulcéré par l'attribution d'une fréquence à Radio Courtoisie provoquait, sur simple dénonciation calomnieuse et sans l'ombre d'une preuve, l'ouverture d'une procédure judiciaire contre le président du Comité éditorial de cette radio Jean Ferré, accusé d'avoir corrompu l'académicien Michel Droit, membre du CNCL, ancêtre du CSA, pour obtenir une autorisation d'émettre. Le Tribunal a enfin balayé cette imputation calomnieuse. Bravo la Justice ! Il a fallu six ans aux enquêteurs pour découvrir qu'au moment des prétendus faits, Michel Droit n'appartenait pas au CNCL. Bravo la police !



Cohenneries

Téhéran cherche Tapie persan

Allah n'était pas avec les Iraniens, le 22 octobre, au stade Khalifa de Doha (Qatar) où leur équipe nationale de foot a été battue par celle des Irakiens en phase finale des éliminatoires asiatiques pour la Coupe du monde de 1994 aux Etats Unis. Elle s'était pourtant bien préparée. Tous les minarets d'Iran avaient été mobilisés pour attirer l'attention d'Allah sur l'importance d'une victoire iranienne. Les joueurs, eux, avaient été dopés avec la promesse d'un voyage à La Mecque. Dans la région, ça motive. Prudents, les ayatollahs leur avaient, en plus, promis des primes substantielles. Téhéran, enfin, avait dépêché sur place une escouade de «barbus» pour aller jouer les hooligans dans les tribunes. C'est qu'on y tenait en Iran à cette qualification : voir le drapeau national flotter chez le «grand Satan» américain, quel pied ! Patatras : 2 à 1 en faveur des joueurs de Saddam Hussein ! Pas même un petit match nul comme celui obtenu en 1988 quand l'arbitre de l'ONU avait sifflé la fin de la première rencontre Irak-Iran qui s'était terminée sur le score de deux millions de morts pour les deux équipes. Bref, depuis cette défaite, Allah semble un peu moins grand en Iran. Y'en a même qui commence à se demander s'il n'aurait pas été plus simple d'acheter l'arbitre ou les joueurs irakiens comme ça se pratique en d'autres terres islamiques. A Marseille par exemple. En somme, mieux que des prières, ce qu'il aurait fallu aux Iraniens pour aider le sort, c'est un Tapie persan. Côté irakien, on n'avait rien négligé non plus pour ce match capital. Saddam Hussein avait chargé son propre fiston de la mise en condition de son équipe. Si rien n'a transpiré sur les consignes données aux joueurs, on sait en revanche que le Qatar avait pris toutes ses dispositions pour une demande d'asile politique collective du Onze irakien et de leurs accompagnateurs en cas de défaite. Quoiqu'il en soit, *delenda est Carpentras*.

JEAN-PIERRE COHEN

Autres nouvelles

Halte à l'antidinosaurisme primaire et viscéral

Steven Spielberg, le metteur en scène américain de "Jurassic Park", ne l'a pas caché : il a fabriqué cette monstrueuse pompe à fric et la titanesque opération de marketing qui l'accompagne pour financer son prochain film. Lequel sera consacré aux "heures-les-plus-sombres-etc...". Cette pieuse intention fait tout naturellement de quiconque n'aime pas "Jurassic Park" un nazi. La démonstration en est faite très simplement dans "Tribune juive" qui écrit : « Les nostalgiques de l'ordre brun vaincu en 1945, néo-nazis

et néo-fascistes en tous genres, déjà fort agités contre l'ouverture d'Euro-Disney, condamneront les aventures des géants du jurassique à l'écran, nouvelle "entreprise d'avisement", menée par les "ploutocrates de la juiverie internationale", "marchands de films dégénérés, maîtres du pourrissement mental de la civilisation blanche, Steven Spielberg, Menahem Golan et Yoran Globus en tête » (sic et fin de citation). Nous voilà donc prévenus, qui n'aime pas la souris en culotte à boutons et les grosses bestioles jurassiennes doit

s'attendre à voir débouler chez lui la PPPG (Police de la Pensée Pasqualo-Gaubertienne). Un qui a du souci à se faire, assez fâcheusement, c'est le critique de cinéma du même "Tribune juive" qui, quelques pages plus loin, livre son appréciation de "Jurassic Park" : "...pensum antéhistorique... volonté délibérée de caresser le public dans le sens du poil ... recette qui relève davantage de l'achalandage que de l'art cinématographique". En un mot, il n'aime pas. Décidément, ces bêtes immondes, c'est bien du souci...

Arnaque à "Jurafric Park"

Et si "Jurassic Park" n'était qu'un clip publicitaire géant ? Pour la première fois dans l'histoire du cinéma, un metteur en scène ose la pirouette commerciale qui consiste à consacrer l'essentiel de son film à la promotion de produits dérivés portant la marque du film lui-même et qui seront vendus à la sortie des salles.

Certes, le "marchandisage" n'est pas une nouveauté et chacun a vu, dans les tabacs, librairies, magasins de vêtements, de jouets, de matériel scolaire, fast food, etc., des milliers de gadgets "Indiana Jones", "Stars War" ou "E.T." Mais il ne s'agissait que de retombees du succès. L'échec du spectacle signifiant la

faillite du "marchandisage". Après "Batman", par exemple, les distributeurs du fameux T-shirt à chauve-souris-dentier furent contraints de jeter à la poubelle un stock dont même les soldeurs ne voulaient plus. "Jurassic Park", lui, est conçu, dès la première image, comme une promotion subliminale de la marque et des dérivés. Le scénario inexistant, les personnages stéréotypés et creux et la prétendue "prouesse technique", dont on nous rebat les oreilles alors qu'elle ne fait qu'utiliser l'image de synthèse avec moins de virtuosité que "Terminator II", ne servant qu'à convaincre le spectateur d'acheter des produits aux couleurs d'un film

dont il ne garde guère de souvenir. Quant à la promotion du spectacle, elle permet, sous couvert de la "coopération cinéma-télévision", de tourner les règles de la publicité télévisuelle très strictes en matière de grande distribution. Détail comique : les médias se sont jetés avec une telle voracité sur "l'événement" que Spielberg, trouvant suffisante cette publicité gratuite (une "soirée-dinosaurique" par jour pendant toute la semaine précédant la sortie du film sur l'une ou l'autre des chaînes télé, y compris la très intellectuelle ARTE) a annulé la plus grosse part des budgets qu'il avait prévu de consacrer à son petit commerce...

C. Le Blanc.



Et c'est ainsi...

par ADG

Cette décade, j'eusse aimé vous parler du chapeau « Akubra », remarquable chapeau d'origine australienne dont la confection n'a pas exigé moins de dix peaux de lapins et deux cents opérations individuelles. La publicité m'ayant dit, il y a quelques années, que c'était un chapeau, mais aussi un investissement, j'avais acheté le modèle « Great white shark » qui ne me va pas du tout comme couvre-chef et qui, du point de vue investissement ne m'a pas rapporté l'herbe, mais je suppose que si je me coiffais d'une SICAV, ce serait encore pire.

Je me sentais du goût néanmoins à évoquer ce chapeau en peaux de lapins, d'autant que partant bientôt pour l'Australie, je me prépare à l'exotisme de la plaine de Nullabor, au chant sériel et aux peintures rupestres des aborigènes, aux pochades des kangourous. Mais je vous tiendrai au courant en cours de voyage, avec le progrès, rien n'est impossible, d'autant que je vais sûrement acheter un nouveau chapeau, je penche pour le modèle « Down Under » qui comporte une seyante petite plume d'émou sur le côté. Seulement, il y a l'actualité. Or, l'actualité n'est pas aux chapeaux « Akubra » mais aux dinosaures. On voit des dinosaures partout, aux tourniquets des kiosques, aux devantures des libraires, les pompistes vous en donnent un (vide) contre un plein et s'il ne tenait qu'aux bouchers hippophagiques durement étrillés par la crise d'anthropomorphisme béat, ils en pendraient des morceaux choisis dans la bavette à leurs étals, encore tout sanguinolents du couteau du sacrificateur rituel.

De toute évidence, le dinosaure est davantage à la mode que le hareng-saur, malgré la rime smicarde qui les rattache et pourtant,

Nabuchodinosor



— Chapeau
de lapin
— Défense
et illustration
du hareng-saur
— Inexistence
du dinosaure
— Grandeur
consécutive dudit.



dans toute mon existence, j'ai vu davantage de harengs-saurs que de dinosaures, mangé pareil. Or, nul ne songe à glorifier le hareng-saur, à en faire des posters, des auto-collants, des livres entiers à sa gloire dédiés. Pauvre et modeste hareng-saur, rassure-toi, tu auras ton heure et un jour, comme le grand reptile de « Jurassic-Park », toi aussi tu te lèveras contre l'oppression hominienne avec ce bref cri rauque qui est le signe de la révolte. Bref, hareng, sors de ta réserve !

Cela dit, pour en revenir au problème assez particulier du dinosaure tel qu'en lui-même, je m'aperçois que dans le n° 13 du « Libre

journal », j'ai peut-être bien été un peu abrupt avec le rabbin Zvi Gafner qui, partant du principe que selon la Bible, le monde n'est vieux que de 5735 années, réfute l'existence de la bête au long cou et demande l'interdiction de la reproduction de son image sur les pots de yaourts israéliens. C'est là certes manières de rabbin intégriste et je ne me sens guère qualifié pour y interférer, mais à la suite de quelques réflexions après-boire, il m'est apparu que l'ami Zvi n'était sans doute pas aussi sot qu'il y semblait. En effet, à part les automates du film de Spielberg, les pleins d'essence de la maison Shell et quelques rêveurs dipsomaniaques qui ont abandonné les pachydermes roses pour les brouteurs verdâtres du Secondaire, rien ne prouve que ces bestioles aient réellement existé. D'ailleurs, si c'était le cas - et de ce côté-là, le rabbin Gafner est sûrement bien renseigné -, on en vendrait dans le Sentier !

Or, j'ai enquêté : il n'y a de stock nulle part...

Mais même si ce test n'était pas assez probant, voire justiciable de la loi Gayssot, il y en a un autre autrement plus sérieux : le test Littré, du nom de ce lexicologue qui essaya de vexer le Belge Grévisse. Dans l'édition que je possède, celle de 1877 (quatre volumes et un supplément), le dinosaure est peu présent, tout juste trouve-t-on le « dinosaurien » (reptile gigantesque découvert dans l'oolithe de Grande-Bretagne, autant dire le monstre du Loch-Ness) et il est petitement coincé entre la dinite et le diocésain.

Mettons donc le dinosaure, pas plus que Nabuchodonosor, ce roi plus que mythique, n'a existé. Et c'est bien pourquoi il est grand.



Anastrophes, Billevesées & Coquecigrues

par Ximenez de Cisneros

A la recherche de la gauche perdue

DEMAIN LA DEMOCRATIE

La décade dernière, l'auteur de ces lignes faisait son autocritique ; il ne revient pas dessus. Oui, en affirmant que la gauche était « en plein désarroi intellectuel », votre serviteur a eu le tort de prendre ses désirs pour des réalités. La réalité vraie, elle m'a été révélée par un excellent dossier du « Nouvel Obs » sur « La pensée en 1993 ». Un dossier qui devrait faire autorité longtemps encore ; deux mois, au moins...



Ceux qui pensent pour vous

En premier lieu, cette enquête nous apporte une confirmation : il n'y a de pensée qu'à gauche. La preuve ? Parmi les dix-huit intellectuels français recensés dans ce travail aussi objectif qu'exhaustif, pas un seul n'est de droite. Les réactionnaires au front bas comme vous et moi sont donc particulièrement mal placés pour parler du chaos intellectuel qui règnerait à gauche. Et d'ailleurs, quel chaos ? Tout va très bien, nous explique l'« Obs » : « A l'émergence progressive d'un monde inouï (sic), plus changé au cours des vingt dernières années qu'auparavant en deux siècles (!), correspond une belle effervescence ». Ce bouillonnement salutaire des cerveaux s'opère, apprend-on, dans deux directions : « la démocratie » d'une part, « la réalité » de l'autre. Je laisse à l'auteur la responsabilité de ce distinguo... En revanche, j'aimerais vous faire profiter à votre tour du spectacle fascinant de ces dix-huit étoiles qui brillent au firmament de la pensée française et qui — c'est le « Nouvel Obs » qui vous le dit — nous montrent les voies de l'avenir. Au programme aujourd'hui : les défricheurs de ce concept toujours neuf qu'est la démocratie. Ces pionniers-là sont au nombre de six, dont quatre ex-communistes qui y déploient toute leur ardeur de néophytes.



Vers l'esquisse d'un projet de théorie démocratique...

Marcel Gauchet, animateur de la revue « Le Débat », n'est pas de

ceux-là : lui est un ancien militant anarchiste. Désormais converti à la démocratie, il estime néanmoins que cette notion reste à définir. Aussi son prochain ouvrage sera-t-il « l'esquisse d'une véritable théorie de la démocratie, qui fait encore défaut ».

Le projet de François Furet est moins ambitieux. Ce « pape des études révolutionnaires en France », membre éminent de la Fondation Saint-Simon (lieu de rencontres entre intellectuels sociaux-démocrates de toutes opinions), se prépare à enfoncer une porte grande ouverte en publiant un livre sur « le communisme et son antagonisme radical avec la démocratie ».

Il y a encore vingt ans, cette thèse eût bouleversé le Landerneau intellectuel... Aujourd'hui, on peut craindre qu'elle ne fasse guère avancer le schmilblic démocratique, vu que tout le monde ou presque est d'accord — surtout nos anciens marxistes qui, comme tous les défrisés du PC, sont devenus des anti-communistes irréductibles.

Parmi ces derniers, le plus ancien dans le grade le plus élevé est sans conteste Cornélius Castoriadis, qui a rompu avec le Parti il y a quarante ans. Depuis lors, il s'est attelé à « une œuvre monumentale », intitulée « La Création humaine ».

Aboutissement annoncé de ce travail : « élucider le projet d'une démocratie véritable ». On ne saurait dire plus clairement que le régime sous lequel nous vivons n'est qu'une démocratie en trompe-l'œil... Jean-Pierre Vernant ne va pas jusque-là. Cet autre ex-communiste, recyclé en « plus grand helléniste français », se contente d'utiliser ses connaissances

pour étudier les avatars de la « pratique démocratique », de Périclès à Balladur.



Néo-jacobins contre terriens-démocrates

Régis Debray, pour sa part, s'intéresse plus à la « vertu » républicaine au sens romain du terme qu'à la pratique démocratique des Grecs anciens et de notre Grand Turc moderne. L'ancien guérillero castriste et mentor de la gauche-caviar a inventé une « théorie matérialiste de la pensée » appelée « médiologie », selon laquelle l'évolution des techniques de communication déterminerait celle des sociétés. Exemples : il y a, affirme-t-il, un « lien organique » entre le socialisme et l'écrit, comme entre le capitalisme et l'audiovisuel. Le socialisme remonterait donc à Gutenberg, tandis que le capitalisme serait apparu avec Catherine Langeais ? Qu'importe ! L'essentiel est de savoir quel nouveau mode de communication permettra d'imposer le néo-gaullo-robespierrisme auquel aspire aujourd'hui Debray...

Tout autre est la « problématique » d'Edgar Morin. Ce sociologue a quitté la planète Marx pour devenir, lui, un militant de la « démocratie universelle ». Il vient de publier « Terre-Patrie », un essai sur la « nouvelle solidarité planétaire » qui, selon lui, nous contraint à prendre conscience de notre « communauté de destin » en tant que... terriens-démocrates.

On le voit : les pistes de recherche d'une « démocratie authentique » sont multiples et, sans vouloir vous effrayer, le chemin risque d'être encore long...

L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

BURUNDI : TRIBALISME ET DEMOCRATIE

Le Burundi compte 20 % de Tutsi et 80 % de Hutu. Depuis la nuit des temps, les premiers dominent et les seconds sont esclaves. Chaque fois que les Hutu grognent, le pouvoir tutsi en massacre quelques milliers.

Dans les années 58-62, les Belges ayant décidé de préparer le Ruanda-Urundi à l'indépendance, les Tutsi furent massacrés au Ruanda par les Hutu soutenus par l'armée belge, tandis qu'au Burundi ils se maintenaient au pouvoir en continuant à massacrer les Hutu.

Cette opposition n'est pas ethnique puisque les deux peuples parlent la même langue, adhèrent au même système de valeurs et ont la même religion. Elle est purement raciale : les Tutsi sont des "géants" aux traits non-négroïdes alors que les Hutu ressemblent aux autres Noirs d'Afrique.

Pour tiers-mondistes et marxistes, une telle explication est insupportable. Il a donc fallu bâtir une explication non raciale de ces antagonismes.

C'est Jean-Pierre Chrétien, chercheur du CNRS, qui vécut une quinzaine d'années au Burundi, qui eut l'illumination de la vérité : tout était harmonie dans le Burundi d'avant les Blancs. Simplement, les riches avaient pour nom Tutsi et les pauvres, Hutu.



La colonisation transforma une réalité économique en fait ethnique.

Avec la perversité que nous leur connaissons, les colonisateurs ont transformé un fait économique, non figé, en fait ethnique, par essence figé.

Ainsi la colonisation créa-t-elle Tutsi et Hutu raciaux... Foutaises, dites-vous ? Certes, mais M. Chrétien écrit dans *Le Monde* et ailleurs. Le n° 2499 (1er octobre 1993) de la revue *Marchés tropicaux*

ouvre par exemple ses colonnes au "spécialiste des Grands Lacs qui jette un regard d'historien sur l'évolution récente et capitale de la situation politique au Burundi et au Rwanda".

Autre exemple : *Le Monde* salue par son intermédiaire la modération des Hutu qui, vainqueurs des élections, ont constitué un gouvernement d'union nationale promettant "la fin des oppositions ethniques".

Sur quoi, stupeur, un coup d'Etat tutsi rend le pouvoir à ceux qui l'avaient perdu lors des élections, le président hutu est massacré et la guerre raciale reprend.

Explication : les Tutsi n'acceptant pas la domination des Hutu, lesquels, à moins de tuer tous les Tutsi ne peuvent pas dominer, l'obligation démocratique imposée au précédent gouvernement a mathématiquement conduit à la catastrophe.

Et nous revoici à la case départ : démocratie envolée et régime militaire Tutsi au pouvoir.

Tant que Guignol continuera à palabrer sur les affaires africaines et Polichinelle à les gérer depuis l'Europe, au nom d'idéologies étrangères à l'Afrique, la catastrophe ira en s'amplifiant.

Entretien Courtois avec

Violaine Vanoyeke exprime parfaitement, à travers la beauté de son apparence, la splendeur et l'étendue de ses dons. Poétesse, elle a publié plusieurs recueils qui ont connu un succès rare dans ce domaine. Pianiste virtuose, elle donne des récitals partout à travers le monde ; romancière, elle fut "best seller" en 1990 avec *Les Louves du Capitole* ; productrice de radio, elle a réalisé de nombreuses émissions de poésie qui ont permis à de jeunes auteurs de se faire connaître du grand public ; historienne, ses ouvrages consacrés à Rome et à la Grèce antique font autorité jusque dans les cercles latinistes et hellénistes.

Elle vient de publier, aux éditions Criterion, un livre sur *Les Sévère*, cette étrange dynastie d'empereurs romains "orientaux, sémites et à peine romanisés" que fonda le tripolitain Septime, qui vit régner Caracalla et qui s'acheva avec la mort de Sévère Alexandre, massacré sur les bords du Rhin par ses propres troupes indignées de le voir tenter d'acheter la paix aux Germains.



LE LIBRE JOURNAL :
Violaine Vanoyeke,
quel fut votre premier
livre ?

VIOLAINE VANOYEKE :
Un recueil de poésies. Il s'appelait *L'Art*

aux yeux pers. Je l'ai expédié à plusieurs éditeurs par la poste. Et plusieurs l'ont accepté. Puis j'écrivis mon premier roman *Clair de symphonie* qui suivit le même cheminement

postal et qui connut le même sort. Il fut édité par Jean Picollec parce que cet éditeur avait été le premier à me faire connaître son accord.

Trouvez-vous juste la



Violaine Vanoyeke

place qui est aujourd'hui accordée à la poésie ?

Certes pas.

Mais, vous le savez, nous traversons une crise. L'édition n'est pas épargnée. Les livres se vendent moins, les éditeurs réduisent leur production et, naturellement, les premiers ouvrages à pâtir de cette crise du livre sont ceux qui, auparavant, se vendaient le moins bien : poésies et nouvelles. Je crois néanmoins que de nombreux éditeurs vont revenir à ces genres littéraires et à ces collections aujourd'hui injustement délaissées.

Cette désaffection des éditeurs ne revigore-t-elle pas, par contre-coup, l'édition à compte d'auteur ?

Je ne le crois pas et je ne le souhaite pas. L'édition prétendument à compte d'auteur est trop souvent l'affaire de purs et simples escrocs dont il faut se garder. En revanche, il existe en province, en Belgique et en Suisse de nombreuses petites maisons d'édition qui font un admirable travail dans le domaine de la poésie. Il ne faut pas limiter son univers à Paris.

D'où vient cette passion que révèle votre œuvre pour Rome et Athènes ?

De ma formation de professeur de lettres classiques et de linguistique. Toute l'histoire de la Grèce antique m'intéresse,

se, bien sûr, mais le siècle de Périclès commence à être bien connu. C'est pourquoi j'ai une dilection particulière pour des périodes moins rebattues et qui font aujourd'hui l'objet de recherches, de fouilles et de nouvelles découvertes. C'est le cas de l'époque néolithique ou de l'ère crétoise.

Je me suis également penchée sur la dissolution de l'Empire, la diaspora grecque, notamment l'installation des Ptolémée à Alexandrie.

En ce qui concerne Rome, c'est un peu la même chose. On connaît bien la période des Julio-Claudiens, mais j'aime à étudier les empereurs moins connus. C'est pourquoi je me suis attaquée à l'avant-dernière dynastie romaine, celle des Sévère, qui commence avec Septime.

Tous sont morts tragiquement.

Ce sont les Borgia de l'antiquité.

Pour autant vous ne négligez pas l'actualité la plus brûlante puisque l'un de vos livres, *Le Crottin du Diable*, évoque la faillite de la banque Ambrosiano.

C'est sans doute l'un des plus gigantesques scandales de l'histoire de l'Italie contemporaine. Vous le savez, la Banco Ambrosiano était l'un des principaux établissements de la Péninsule. Elle s'est effondrée sous le poids d'un endettement qui ne s'explique pas entière-

ment. Son président, Roberto Calvi, fut trouvé pendu sous un pont de Londres. Cette mort étrange souleva d'innombrables hypothèses. On évoqua le rôle de la Mafia, de la Loge P2 et même du Vatican. Le procès de cette tragédie n'est d'ailleurs pas terminé, il s'en faut.

Pour ma part, je crois avoir reconstitué l'affaire à la suite d'une enquête très sérieuse même si elle a été traitée sur le mode romanesque.

Le fonctionnement de cette banque reposait sur des filiales créées dans des paradis fiscaux pour faire tourner de l'argent fantôme. Calvi, que l'on croyait riche, était en réalité perclus de dettes et ne tenait que grâce à de puissants appuis. Quant au rôle du Vatican que l'on a voulu mêler à cette tragédie, j'en dirais la chose suivante : j'ai été introduite au saint Siège par un ami journaliste anglais. J'ai poursuivi mon enquête. Je suis convaincue que la mort de Jean-Paul Ier, que l'on a tenté de rattacher à l'affaire Ambrosiano, n'a rien d'un assassinat. C'est la mort d'un homme malade tué par un excès de médicaments. Jean-Paul Ier souffrait de plusieurs maladies. Il venait d'être opéré trois fois de suite. Le traitement et l'absorption massive de médicaments lui ont été fatals.

Roberto Calvi, en revanche, a été assassiné. J'en ai la certitude. J'ai d'ailleurs retrouvé la trace

des sommes versées à cet homme qui était lié à la Mafia. Le Vatican n'a rien à voir là dedans.

Cette activité *Sherlock-holmesque* ne vous écarte-t-elle pas de votre vocation première de professeur de lettres classiques ?

Pas du tout. Je suis très attachée à la défense de la langue française et j'ai bataillé vigoureusement contre le projet de réforme de l'orthographe. S'il est normal qu'une langue évolue, il est du devoir des intellectuels de protéger et de défendre ses bases grammaticales. L'enrichissement du vocabulaire ne doit pas se payer au prix d'un affaiblissement de la morphologie et de la phonétique.

Et vous trouvez encore le temps de sacrifier à votre passion de la musique ?

Je donne, en effet, une dizaine de concerts par an. Mon répertoire est essentiellement romantique, mais je ne cache pas mon goût pour les compositeurs russes comme Rachmaninov ou Tchaïkovski. Je travaille le piano trois heures par jour au moins ; cela apporte une diversion et cela sert mon travail d'écrivain en formant mon oreille et en accoutumant l'esprit aux mystères du rythme si nécessaire dans l'écriture.

**Propos recueillis par
Renaud DOURGES**

Les Provinciales

par Anne Bernet



Alfred de Musset entre cour et jardin

La critique littéraire est un métier plus dangereux qu'on ne le croit à l'ordinaire. Outre qu'autrefois elle valait parfois un duel avec l'auteur mécontent, elle risquait surtout, pour peu que vous ayiez manqué de flair, de vous couvrir de ridicule devant la postérité. Certain article paru en décembre 1830, signé d'un censeur qui se croyait éclairé, le

démontre ; il rendait compte de la chute, à la première représentation, de « La Nuit vénitienne », œuvre d'un jeune débutant. Au milieu des sifflets et des lazzis du parterre, le journaliste prétendait avoir saisi au vol le nom de cet inconnu : « Musset... Un nom qui ne sortira jamais de son obscurité ! »

Pour bête et injuste qu'ait été cet article, il

avait blessé jusqu'à l'âme l'écrivain néophyte. Ce garçon avait vingt ans, un génie précoce et des fragilités de sensitive. Il se jura que jamais plus il ne se retrouverait en situation d'être hué par des imbéciles.

Le destin d'Alfred de Musset a quelque chose de navrant, en ce qu'il incarne les plus belles promesses de la jeunesse trahies par la maturité et gaspillées à plaisir.

Un éternel adolescent

Alfred naquit à Paris en 1810, d'une famille ralliée au gouvernement impérial mais qui gardait les façons et les grâces du siècle précédent. Ses parents et son oncle l'élevèrent comme un enfant du règne de Louis XV et formèrent son goût en lui faisant lire Crébillon et Marivaux. Sur ce terreau exquis, Alfred sema ce que le romantisme avait de meilleur, le débarrassant de ses outrances, de ses gesticulations, de ses décors convenus. Il se permit même d'être très insolent. Songe-t-on que son premier livre, « Contes d'Espagne et d'Italie », se moquait sans vergogne de Messieurs de Chateaubriand, Lamartine et Hugo ?!

L'extraordinaire fut que personne, dans le cénacle romantique où l'on se prenait pourtant très au sérieux, n'osa s'en offusquer. C'est qu'Alfred, que

ses amis surnommaient « le prince Café » ou « Phosphore de Cœur-volant », savait tout se faire pardonner. On le jugeait très enfant ; on avait des indulgences attendries à son égard. Le grand malheur d'Alfred de Musset fut de rester un éternel adolescent. Sa vie personnelle fut une suite de fougades, de folies, d'amours délirantes avec des femmes redoutables. Ce délicat parvint à collectionner des maîtresses terribles qui s'appelaient George Sand, Rachel ou Cristina Belgiojoso.

Quand, par extraordinaire, il rencontrait une dame raisonnable, douce et affectueuse, avec un évident masochisme Alfred refusait de s'en embarrasser... Ces échecs successifs le jetaient, désolé, dans les bras de belles de nuit, ou dans des saouleries où il se ruinait consciencieusement la santé. Mode de vie aberrant qui aggravait sa tendance naturelle à la schizophrénie...

Il mourut seul

A quarante-deux ans, lorsqu'il fut reçu à l'Académie française, le tendre Alfred était déjà un vieillard, cardiaque et alcoolique, à peu près incapable d'écrire... En ses moments de lucidité, il mesurait sa déchéance et les abandons qui en étaient la cruelle conséquence : « Ceux mêmes dont hier j'aurais serré la



main / Me proclament ce soir ivrogne et libertin. »

Il mourut seul, le 1er mai 1857, dans l'oubli et l'indifférence ; son frère, qui s'obstinait à le défendre, veilla à ce que sa tombe, au Père Lachaise, fût ornée de ce saule dont il avait dit, rédigeant l'épithaphe de Maria Malibran, que son ombre serait légère à la terre où il dormirait.



Il voulait être Shakespeare



Lamentable épilogue...

Pourtant, la postérité a oublié que Musset se détruisit de la sorte. Dans le souvenir, il est demeuré le petit prince insolent du Paris de 1830, l'une des plus parfaites incarnations de l'esprit français. Musset qui, en un clin d'œil, passe du rire aux larmes, de la gravité au badinage. Musset dont les intrigues dissimulent des drames sous les fleurs et des sourires inattendus sous les plus noires tragédies. Musset, qui scrute les replis des cœurs aussi immatures et innocemment cruels que le sien ; Musset qui ne respecte rien, mais dont la voix se brise parfois sur un sanglot. A dix-sept ans, il confiait à Sainte-Beuve, qui l'avait pris sous son aile : « Je voudrais être Shakespeare ! » Il y aurait quelque fatuité à prétendre que Musset s'égalait au grand Will ; toutefois, dans son théâtre, plus encore que dans sa poésie, Alfred démontra à quel point il avait retenu les leçons du maître de Stratford. A son exemple, il sut alterner les personnages grotesques et les purs héros, mêler les basses intrigues aux

nobles sentiments. Non, Musset ne fut pas notre Shakespeare, mais il ne s'en est pas fallu de beaucoup. Parce que la mode était aux poignards, aux castagnettes ou aux Burgs germaniques, Musset a chanté Venise la Rouge, les « Andalouses au sein bruni » et les chasseurs perdus dans la forêt d'Allemagne. Certes... Mais tout cela n'est que fantaisies, même si « Lorenzaccio » est une authentique tragédie, même si les délicieux « Caprices de Marianne » s'achèvent sur l'une des répliques les plus dures de notre répertoire : « Vous vous trompez, Marianne. Moi, je ne vous aime pas. C'était Celio qui vous aimait... » désabussant la jeune femme qui a provoqué la perte de l'infortuné Celio.

Le vrai Musset est dans ses pièces françaises, reflet chatoyant, caricaturé avec une grâce insigne, de la bonne société parisienne sous Charles X ou Louis-Philippe.



Le malheur et la déception



Que l'on reprenne « On ne badine pas avec l'amour ». Un hobereau qui vit retiré sur ses terres s'est promis de marier son fils Perdican, jeune dandy qui achève brillamment ses études en Sorbonne, avec sa nièce Camille, couventine de dix-sept ans. Mariage arrangé comme il s'en rencontre tous les jours dans les salons du Faubourg Saint-Germain. Mariage qui devrait être heureux : les deux cousins, élevés ensemble, se chérissent depuis l'enfance. Seulement, au couvent,

Camille s'est laissé monter la tête contre la vie conjugale : selon les religieuses, une femme ne rencontre dans sa vie de couple que le malheur, la déception et les tentations adultères. La jeune fille intransigente ne veut pas courir ces risques.

Elle rebute Perdican qui, par dépit, s'empresse autour de l'une des villageoises. Lorsque Camille et Perdican mesureront la profondeur de leurs sentiments, il sera trop tard ; ils auront irrémédiablement condamné leur avenir.

Sur ce thème, Perdican-Musset et Camille-George Sand échangent leurs opinions sur l'amour, mais surtout sur l'éducation des filles de l'époque. C'est, avec plus de pudeur et de délicatesse, une reprise du mot de la volcanique baronne Dudevant : « Elevées comme des saintes et livrées comme des pouliches ! »



Il ne faut jurer de rien



On n'affirmera pas que les personnages de l'abbé Bridaine et du Père Blazius, l'un trop gourmand, l'autre franchement ivrogne, soient représentatifs du clergé provincial de l'époque. Par contre, l'abbé mondain de « Il ne faut jurer de rien », attaché à la maison de la baronne de Mantes comme un caniche, ne manque pas de véracité. A l'instar de toute cette petite comédie inspirée de Marivaux.

Valentin Van Buck, dandy couvert de dettes, refuse d'épouser Cécile de Mantes, superbe parti que lui procure son oncle. Ayant eu nombre de maîtresses, Valentin se méfie en connaissance de cause

du rôle d'homme marié... Et voilà trousseée une anecdote dont on aurait tort au fond de rire, dans ce qu'elle a de pitoyable et de dérisoire :

« J'étais un soir chez ma maîtresse au coin du feu, le mari en tiers. Le mari se lève et dit qu'il va sortir. (...) Je me retourne et vois le pauvre homme mettant ses gants. Ils étaient en daim, de couleur verdâtre, trop larges et décousus au pouce. Tandis qu'il y enfonçait ses mains, un imperceptible sourire passa sur les lèvres de la femme. (...) »



Le «féminin-sourire» vint me chatouiller



Le souvenir de ce moment de délices se lia invinciblement dans ma tête à celui de deux grosses mains rouges se débattant dans des gants verdâtres ; et je ne sais ce que ses mains, dans leur opération confiante, avaient de triste et de piteux, mais je n'y ai jamais pensé depuis sans que le féminin sourire vint me chatouiller le coin des lèvres et j'ai juré que jamais femme au monde ne me gânerait de ces gants-là. » Il ne faut jurer de rien ! Entre cette conversation de l'oncle et du neveu, et les fiançailles de Cécile et Valentin, Musset aura brossé l'extraordinaire personnage de la baronne de Mantes, aristocrate d'Ancien Régime qui connut les fastes de Versailles et qui ne parvient pas à être ridicule, et cette peinture de la vie d'un jeune homme « fashionable ».

Et l'on déplorera qu'Alfred n'ait pas eu le bon sens de son Valentin...



En poche

Le Temps de l'innocence

On peut voir en ce moment un film superbe sur les écrans : « Le Temps de l'innocence ». Son réalisateur, Martin Scorsese, jadis provoqua un scandale, mais son nouveau film est beau. On peut aussi lire le roman d'Edith Wharton qui l'a inspiré. Avant ou après, c'est selon les goûts. Cette romancière américaine qui finit sa vie en France et fut l'amie d'Henry James a écrit quelques courts romans superbes et incisifs. Sa toile de fond : la haute société new-yorkaise de la fin du siècle dernier, les plus chics étant les descendants des premiers habitants, les Hollandais. Prisonniers de cette toile d'araignée : les originaux, ceux qui sont en rupture de bans ou les allergiques aux conventions, aux destins bien programmés et aux alliances juteuses. La très belle comtesse Helen Olenska revient dans sa famille américaine ayant abandonné un mari indélicat. Grave erreur aux yeux des riches amis de sa grand-mère. Une femme de cœur, seule, libre et dans l'éclat de sa maturité représente le danger absolu pour la bonne société. Pour la protéger des attaques perfides se lève un chevalier servant sur le point de se fiancer à l'un des meilleurs partis de la ville. Malheureusement, la jeune fille met tant de temps à broder son trousseau que Newland Archer peut s'occuper de la comtesse, lui envoyer des roses jaunes, embrasser son poignet pour une fois nu ou le bout de son soulier, bref découvrir l'amour. C'est une très belle histoire, où celle qui a l'âge de l'innocence l'est peut-être moins finalement que la femme qui a vécu, et une description proustienne d'un monde « où l'on donnait la mort sans effusion de sang, où le scandale était plus à craindre que la maladie, où la décence était la forme suprême du courage, où tout l'éclat dénotait un manque d'éducation. » « Le Temps de l'innocence », Edith Wharton, J'ai lu.

ANNE BRASSIE

C'est à lire

par Serge de Beketch

Comme tout le monde, enfin comme tout "notre monde" vous croyiez "Le Hussard bleu" mort, fusillé d'amour, à bout portant, par sa belle Allemande. Eh bien non ! Ce "joli con de Saint-Anne" a survécu.

Le voilà devenu vaguement politicien, quadragénaire toujours blondinet d'allure juvénile, encarté dans un parti de notables branchés en costume trois-pièces où il dirige mollement des colleurs d'affiches mercenaires à front bas auxquels il raconte que la cicatrice laissée par la balle amoureuse est un souvenir des combats héroïques de la "Libération".

Sanders, lui (le personnage, pas l'auteur), est vivant aussi. Du moins, il se déplace, mange et boit comme un être vivant. Il écrit des livres que le critique du "Monde" trouve brillants et incisifs mais "sans portée sociale". Il est directeur de collection à la Table Ronde. Sanders (l'auteur, pas le personnage) ne le dit pas mais comme l'auteur indique que le personnage a choisi sa boîte parce qu'elle était proche de son bar favori qui est le "Pont Royal", pas la peine d'être Sherlock Holmes... Il ne sait toujours pas qui il est et il sait de moins en moins pourquoi il est venu au monde.

Florence est journaliste parlementaire. Elle a remplacé ses battle-dress trop larges par des tailleurs

ALAIN SANDERS

LE HUSSARD BLET

ROMAN

Chanel pas assez serrés et la plaque d'identité de son grand amour par un collier de chien mais elle n'a rien changé de ses habitudes horizontales.

Tisseau est un diplomate imbécile et prétentieux. Casse-Pompon est plus gaulliste et plus con que jamais. On nous passera les pléonasmes.

Forjac fait les pissotières entre deux rêvasseries répugnantes et une séance de dévotions immondes.

Au bilan, on se dit que Murat avait bien raison, que tout hussard qui n'est pas mort à trente ans est un jean-foutre, que si c'était pour en venir à ce

quotidien médiocre de couchailleries et de malentendus piteux, Saint-Anne aurait mieux fait de crever dans le lit de la belle Boche et que Sanders (le personnage, pas l'auteur) aurait aussi bien pu l'imiter par le moyen de son choix.

Parce que ce "vingt-après"-là, aussi magnifiquement triste que le premier, et aussi désenchanté, est un réquisitoire accablant contre ces fruits qui n'ont pas tenu la promesse des fleurs. Une variation effrayante sur le thème fameux "Comment t'étais comment t'es devenu".

Le "Hussard bleu" n'était jamais mort dans la



mémoire d'Alain Sanders ; il continuait à y vivre, mais pourrissant, salissant son propre souvenir à petits coups d'imperceptibles vilénies et de lâchetés infimes. Sanders a décidé de l'extirper. Et avec lui tous ces mal-tournés qui ressemblent aujourd'hui à ceux qui, hier, les faisaient vomir.

"Le Hussard blet" n'est pas le roman d'un adulte désenchanté. Il est le cri de rage d'un adolescent éternel. Sanders ne supporte pas ce monde, "notre monde", vieilli, racorni, ratatiné, amolli et content.

Il aime porter encore le manteau d'officier des bérets verts dont la couleur est si bien assortie à sa sacoche. Il veut pouvoir accrocher cent bagdes à son battle-dress et claquer le museau de ceux qui ont la sottise d'en rire parce qu'ils ont perdu jusqu'au souvenir de leurs propres passions.

Alors, une fois pour toutes, il a décidé d'en finir avec les héros qui habitaient ses rêves et qui sont devenus des lémures squattant ses cauchemars.

Le résultat n'est pas un hommage, pas un pastiche

non plus. Surtout pas une suite. Et même pas une fin. C'est bien plus que tout cela : un exorcisme, un arrachement, une rupture au sens amoureux du terme. Un livre sec comme un claquement de culasse, froid comme une carcasse de voiture écrabouillée, méchant comme un ami trompé.

Nécessaire comme une douche glacée après un enterrement.

**Editions
Vent du Nord. En
vente à Difralivre.
BP 13 MAULE 78580.
135 F franco.**

Rendez à ces Arts

La splendeur des Nabis

Trois cents œuvres, douze peintres : l'exposition des Nabis au Grand Palais est un enchantement.

Influencés par Gauguin qui voulait trouver dans un tableau un équivalent de la réalité, les Nabis (= prophète, en hébreu) rejettent le naturalisme et la vraisemblance.

De ce fait, leur peinture va être essentiellement décorative. Et très clairement : ils vont aussi peindre des murs, des paravents, des objets, décorer, au sens propre, des maisons.

Les gravures japonaises vont également influencer plusieurs d'entre eux (le Grand Palais en présente de fort belles). Ils en aiment l'espace plus symbolique que réaliste, la vision synthétique. Ils vont même leur emprunter des motifs.

Le groupe nabi comporte toutefois des artistes bien différents, par les sujets et la manière : Vuillard, Bonnard, Vallotton, Maurice Denis ou Ranson, Roussel ou Sérusier, Maillol ou Lacombe... Et avec leur peinture « décorative » — l'épithète sent le péjoratif — ils atteignent souvent une profondeur rare.

Place Clemenceau, Paris VIII ; tous les jours de 10 h à 20 h, mercredi jusqu'à 22 h ; jusqu'au 3 janvier.

NATHALIE MANCEAUX

L'ARGENT

Par Emile Zola

Zola se voyant propulsé dans l'air du temps par les bons soins de Berri, on est fondé à s'intéresser à son œuvre pour des raisons qui ne relèvent plus exclusivement du programme scolaire. A noter, donc, la réédition par Press Pocket de "L'Argent", un roman dont certains accents étonnent de la part de celui qui allait devenir le chef de file des Dreyfusards...

Fait notable : l'appareil critique dressé par Gérard Gengembre est d'une exceptionnelle originalité et d'une rare intelligence. (Presse Pocket)

« A L'OMBRE DU MANITOU »

de Graham Masterton

Comme dans « Manitou » et dans « La Vengeance du Manitou » (même éditeur), le parapsychologue new-yorkais Harry Erskine affronte ici la réincarnation du sorcier indien Misquamacus, lequel, cette fois, avec l'appui du Prince des Enfers Aktunowihio et les Grands Anciens, veut exterminer les fils de ceux qui ont jadis conquis les territoires peaux-rouges, et anéantir leur Monde.

Disciple de l'immense Lovecraft, l'auteur a écrit là un splendide roman fantastique que n'eût point désavoué le Maître de Providence.

Presses de la Cité, 120 F.

« LE SECOND EMPIRE »

de Pierre Miquel

Quoique trop souvent infecté d'un haïssable esprit libéral, une histoire assez juste du règne — et de la vie — du neveu de l'Ogre corse. Faut-il condamner Napoléon III ? Bien entendu, mais sans oublier cependant que, s'il fut maçon, ambitieux au-dessus de ses moyens intellectuels, Badinguet n'en fut pas moins, un temps, le champion de Rome, et voulut instaurer au Nouveau Monde un Etat catholico-monarchique. Et puis, il y eut « la Fête Impériale », avec les tableaux de Winterhalter...

Plon, 145 F.

COURONNE A VENDRE

par Saint Roch

Attention : strictement, formellement et définitivement interdit aux moins de vingt et un ans.

Les lecteurs avertis, dûment prévenus que ce livre contient des scènes pornographiques, peuvent s'amuser à en retrouver les clefs. Il dévoile en code et en bon français (chose rare dans ce genre de littérature) ce que tout journaliste moyennement informé sait mais ne dit pas sur la mort tragique d'une actrice mariée au monarque d'une minuscule et richissime principauté et dont les rejets ne se comportent pas exactement comme leur rang permettrait de l'espérer. Bien entendu "toute ressemblance"...

ED.VAUGIRARD, 32 F.



Fidèle au poste

par Serge de Beketch

AVERTISSEMENT
Événement incroyable sur le câble : la diffusion de "Gabriel Over the White House", tourné en 1933 par La Cava et qui est stricto sensu une œuvre purement et simplement fasciste. Ce programme n'a été précédé d'aucune mise en garde. Au contraire, on a carrément célébré les mérites de ce film qui propose de remédier au chômage, en enrégimentant les sans emploi, et à la criminalité, en tuant les gangsters comme des chiens. Si vous pouvez vous en procurer une copie, ne manquez pas de vérifier de visu la gravité de l'affaire.

VENDREDI 29 OCTOBRE

F2 0H05

"Orphée"

Œuvre absconse et prétentieuse, maladroite et convenue, germanopratine et vieillie. Cocteau avait prévenu : il s'agit de réalisme supérieur, cette mince pellicule qui sert de peau au quotidien quand il se frotte au mystère.

Marie Déa-Euridyce est belle à mourir. C'est bien fait pour Orphée, condamné à ne la jamais regarder.

SAMEDI 30 OCTOBRE

F3 22H50

"Jamais sans mon livre"

Pour le détroqué Barreau, Jésus est une sorte de Michel Boujenah antique. Pour le Portugais Saramago, un adolescent toqué. Pour Jean-

Claude Carrère, c'est un certain "Jeshubar le Nazaréen". Bref la soirée est au révisionnisme autorisé et l'on ne va pas se gêner pour dire ce qu'on pense de ces abrutis de catholiques.

DIMANCHE 31 OCTOBRE

F2 23H05

"Musique au cœur des reines"

Voilà deux siècles, Marie-Antoinette était morte depuis quinze jours et, ce 31 octobre, c'était aux Girondins d'escalader l'échafaud. Eve Ruggieri a préféré saluer la reine morte avec cette émission de conversation et de musique dont le programme paraît d'autant plus judicieux et intelligent qu'il nous donne à voir et à entendre l'adorable Elisabeth Vidal.

LUNDI 1er NOVEMBRE

M6 20H50

Greystoke

On se demande vraiment pourquoi le Premier novembre est encore un jour férié chômé puisque personne ne sait vraisemblablement plus à quoi ces festivités correspondent.

Il ne faut en tout cas pas compter sur la télé laïque pour rappeler que c'est la fête de tous les saints. "demain, nous fêterons les Tous !" va sans doute bêler l'habituelle dinde météorologique.

On regardera une des meilleures adaptations de Rice-Burroughs (il en existe trente-cinq sans compter les dessins animés). Dans le rôle de l'homme-singe : Christophe Lambert que

l'on attend dans les aventures de Bigle.

MARDI 2 NOVEMBRE

F2 22H40

"Bas les masques"

Mireille Dumas invite Wolinsky et sa femme à raconter leur vie. Dire à quel point on se fout des émois conjugaux de ce graffiteur de pissotière marxistoïde et bourré de fric et de son bas-bleu donnerait une idée de l'infini. Cela dit, je dois à ce pauvre Wolinski mes meilleurs moments de télé : chaque soir, sur Canal Plus, il ramasse avec sa pouffiasse dénommée Scopette un de ces bides silencieux (pas un rire, pas un applaudissement) qui réconcilie avec l'espèce humaine.

MERCREDI 3 NOVEMBRE

TF1 22H45

"Ex Libris"

Soirée "Heures sombres" de la semaine, Les Français étaient des salauds et des délateurs. Les procès de la Libération ont été bâclés (pas plus de cent cinq mille exécutions sommaires, ce qui, on en conviendra, est la marque d'une indulgence coupable). Tout ça rabâche un peu. Mais on ne manquera pas Jean-Claude Pressac, pharmacien et révisionniste repentini qui a découvert, après une recherche approfondie dans les archives soviétiques et polonaises, la preuve que les fours crématoires existaient dans les camps nazis.

Prochain invité de PPDA : l'inventeur du fil à couper le beurre.

JEUDI 4 NOVEMBRE

TF1 22H25

"Demain il fera beau"

Michel Boujenah, invité de l'émission, est l'interprète de Bajou, un juif tunisien, personnage central du "Nombril du monde", film d'Ariel Zeitoun. Il ne se passe donc pas de jour, que dis-je, d'heure sans que Boujenah ou n'importe quel autre interprète ou auteur de ce film soit invité à faire la promotion de ce forcément-chef-d'œuvre sur les écrans de télé. Ça on comprend. Mais le forcément-chef-d'œuvre en question fait de Bajou, le personnage central, un immonde tas de graisse, pourri de vices, une ordure nauséabonde et répugnante, un lâche, un renégat apatride qui trahit ses amis pour le fric et qui va jusqu'à acheter une adolescente pour en faire sa femme. Je pose la question : toute cette publicité pour un film qui ose imaginer un personnage aussi totalement invraisemblable est-elle bien légale ?

VENDREDI 5 NOVEMBRE

TF1 22H30

"Ushuaia"

Bizarre, bizarre : Hulot, qui n'a jamais caché ses sympathies pour les dinosaures du Jurassic Park communiste, propose un reportage sur les "Zeks", les déportés des camps de la mort soviétiques. On va regarder ça. Ne serait-ce que pour essayer de comprendre ce que nous mitonne l'aventurier en peau de zibeline qui aime tant faire des galipettes dans les allées de la fête de l'Huma.

Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

« Durant avec un T » de Julien Vartet

Avec trois domestiques dans un somptueux hôtel particulier, construit jadis pour le duc de Richelieu, petit-neveu du Cardinal, Paul (Sady Rebbot) et Sabine Durant (Corinne Le Poulain) mènent grand train... Mais ne sont pas heureux. Ambitieuse et snob, elle n'aime pas son mari et rêve de satisfactions superficielles. Ce pauvre Durant est accablé de soucis...

L'histoire débute le matin où Sabine fait une découverte qui la bouleverse... et exacerbe le conflit entre les deux époux. Paul est en position de faiblesse. Seulement le chauffeur-maître d'hôtel Emile (Christian Marin), tout dévoué à son patron, est de taille, lui, à affronter Madame. Il va la rouler dans la farine et lui trouver une remplaçante (Olivia Dutron)... Et c'est une autre histoire !

Il est certain que si l'auteur et directeur-mécène ne suscitait pas autant de jalousies dans le milieu théâtral parisien (qu'il ne fréquente pas), ses « pairs » crieraient au génie ! Ils s'en gardent.

C'est avec joie que, nous, nous pouvons constater, libres de toute mesquinerie, qu'avec cette dernière œuvre Julien Vartet a toujours une grande jubilation d'écriture et un vrai sens des

prises en situation. Mais cette fois il y a ce petit plus qui fait irrésistiblement penser à Sacha Guitry pour la misogynie souriante et à Jean Anouilh pour certaines acidités du dialogue. On aura compris qu'à nos yeux ces deux cousinages ne sont pas minces compliments.

S'il y a bonheur d'écriture il y a aussi bonheur du jeu et l'on sent les acteurs en parfaite osmose avec leur auteur. D'ailleurs Christian Marin est quasiment maintenant « Grand Sociétaire » du théâtre Edouard VII.

C'est un acteur et un homme subtil qui apporte à un jeu très net un fond réel d'humanité. Dans ce rôle de « tireur de ficelles » il donne toute la mesure de son humour, de son intelligence et de sa gentillesse.

Après avoir été Chevalier du Ciel ce Marin est revenu sur terre... C'est le pompon ! Corinne Le Poulain confirme dans un rôle peu sympathique qu'elle a un grand talent et une vraie élégance. Elle méritait bien d'être la nièce de l'immense Jean. Les autres comédiens se sont fort bien coulés dans des rôles finement ciselés. Daniel Colas, en expert, a réussi une mise en scène bien huilée... ce qui ne peut que plaire à l'auteur !

Allez redécouvrir le bonheur d'être spectateur d'une bonne pièce de « boulevard ».

Théâtre Edouard VII
- Sacha Guitry,
47 42 57 49

« Le roman d'un tricheur »

Quand il entre en scène, on pense à Pierre Brasseur, puis il dit du Guitry et sans imiter personne, il est Jean-Laurent Cochet — au service d'un texte riche et malicieux. C'était une gageure d'adapter pour le théâtre l'un des plus grands films du Maître. Henri Lazarini a réussi l'entreprise. Il signe aussi la mise en scène. Son savoir-faire et le talent de Cochet aboutissent à un vrai régal. L'agilité verbale et gestuelle de l'interprète compense le manque de moyens qui ne se fait jamais sentir. Un pianiste souligne judicieusement les effets et quelques dessins de Sacha créent l'illusion. L'histoire : un jeune garçon, puisqu'il a volé quelques sous, est privé des champignons dont se régale et... meurt toute sa



Sacha Guitry,
par lui-même

famille, ce qui conditionnera sa vie... Plutôt que d'aller vous empoisonner ailleurs, venez donc vous régaler ici de tant de talent. Alors que de nombreux théâtres coulent, l'idée est heureuse de jouer sur une péniche !

**La Mare au diable -
Rive gauche
(40 46 90 72)**

« MAZEPPA » de BARTABAS (PAS ENCORE PMV)...

Voltaire, dans « Histoire de Charles XII », raconte la vie de Mazeppa, chef cosaque (1644-1709) qui, à la suite d'une intrigue avec l'épouse d'un seigneur polonais, fut lié nu sur un cheval farouche et lâché dans la nature. La monture, née en Ukraine, y retourna d'instinct. Mazeppa fut secouru par des paysans. En 1819, Lord Byron reprend la légende dans un poème, « Mazeppa », qui inspire, en 1823, Géricault quasi grabataire et aux portes de la mort suite à sa passion morbide

pour équus. Le syndrome Mazeppa...

C'est cette histoire que Bartabas a voulu raconter en montrant Géricault (Miguel Bose) s'exerçant dans le cirque de l'illustre écuyer Fauconi au début du XIXe siècle. En dehors de quelques belles images de chevaux, cette pellicule fait sentir son heure cinquante de durée. Le créateur du théâtre Zingaw était mieux inspiré en rendant un hommage à la plus belle conquête de l'homme dans son fief d'Aubervilliers où il faisait très fort.

Sous mon béret

Le ministre Bayrou risque d'être mangé

« **L**e cheval est incontournable. Ici tout tourne autour de lui », affirmait l'autre jour un journaliste de TF1 dans un reportage sur la Camargue avant qu'elle ne soit engloutie sous les eaux du fleuve furieux. « A l'intérieur du bâtiment, il y a des blessés et des morts. Seuls les vivants sont sortis », élucubra un de ses confrères en mission devant le Parlement de Moscou. Quant à Roger Hanin, il répond dans *Globe-Hebdo* à une question sur les téléspectateurs qui regardent le commissaire Navarro : « En moyenne, ils sont à chaque fois 10 millions. Calculez. Comme on tourne 7 ou 8 fois par an, cela fait 70 ou 80 millions de téléspectateurs... » S'il y avait 15 tournages, la France aurait donc, au moins, 150 millions d'habitants. C'est la confirmation totale de la théorie d'ADG : il y a plus de Français qu'on ne le croit ! Cette surpopulation accélérée inquiète les gouvernants. Aussi lâchent-ils, dans le silence de la nuit, des panthères féroces. Peut-être même des lions. Bref, des bêtes sauvages, au regard angoissant et aux dents acérées. Au pelage roux. Parfois noir. En septembre dernier, un de ces animaux a été vu dans le Haut-Ariège par plusieurs témoins, dont le maire d'un village qui ne peut être suspecté d'affabulation puisque élu démocratiquement. La semaine dernière, c'est un autre monstre étrange qui a été aperçu près de Nay dans les Pyrénées-Atlantiques. « Une sorte de puma », ont dit les voyeurs. « Avec une grande queue qui balayait les fougères. Et de grosses moustaches. » « Beau ténébreux » et « petits mollets », les redoutables limiers de la préfecture ont arpenté les lieux. Dans tous les sens. Ils ont réquisitionné le capitaine Thon descendu en tenue de combat, bandes molletières bien serrées. Ils n'ont rien trouvé. Leur scepticisme me désole. Dans le doute, des CRS ont été appelés en renfort pour garder le ministre Bayrou, indigène local. De peur qu'il ne prenne l'animal pour un chat et ne joue avec. Il y a deux ans, il s'était jeté dans une piscine où il n'y avait pas d'eau, se brisant les vertèbres. Alors en cas...

JOSEPH GREC

Plaisirs de France

par Chaumeil

Les bons coings de nos jardins

Hoici l'époque de maturité de ces fruits bien méconnus, voire méprisés, que sont les coings : sans doute parce qu'ils ne sont pas immédiatement consommables dès leur cueillette.

Pourtant ce beau fruit, sans doute originaire d'Asie et dont le nom botanique est *Cydonia* (du nom de la ville crétoise de Kydon, qu'on retrouve dans le provençal coudoun) fut dès l'Antiquité fort estimé. Il figurait dans toutes les fêtes publiques et familiales comme symbole du bonheur et de l'amour. Il était d'ailleurs consacré à Vénus et couronnait habituellement les dieux qui présidaient aux mariages.

Il était autrefois utilisé en médecine car on le jugeait propre à neutraliser l'action des poisons. En outre, ses graines très mucilagineuses ont été employées jusqu'à la première guerre mondiale car on en extrayait justement le mucilage pour lisser les cheveux comme le faisait naguère la célèbre « gominna ».

Sa production en France est minime : de deux à trois mille tonnes annuelles récoltées en vergers dans la basse vallée du Rhône et dans le nord-est. Le cognassier demande un sol léger, non calcaire et bien irrigué durant l'été.

Mais, contrairement à une opinion aussi fausse que répandue, il ne craint pas les pays de montagne un peu froids durant l'hiver. Voilà pourquoi on en trouve, isolés, dans de nombreux jardins de campagne où leurs fruits sont très utilisés.

En effet, on en fait des compotes souvent associées avec des pommes, des confitures et des gelées.

En général, on ne les épluche pas, on se contente d'enlever le duvet qui les recouvre en les frottant d'un torchon. Car leur peau est très riche en pectine qui est indispensable à la bonne « prise » des gelées et confitures.

Les coings se conservent durant des mois en local frais et aéré. Ils peuvent aussi servir d'antimite pour peu qu'on les pique de quelques clous de girofles.

Dans ce cas, ils imprègnent linge ou vêtements d'une odeur caractéristique nettement plus agréable que la naphthaline !

Ils sont utilisés industriellement pour l'élaboration de pâtes de fruit dont la richesse en fibres lutte efficacement contre la constipation... J'ai la chance de posséder un cognassier probablement centenaire (à 800 mètres d'altitude) qui, tous les deux ou trois ans, croule littéralement sous les fruits. Après en avoir distribué aux voisins, qui n'en ont pas, et lorsque nous n'avons pas le temps d'en faire des pâtes, je me contente de les trancher en quatre (c'est une épreuve de force) et de les laisser macérer dans de l'alcool à fruits pendant un mois ou deux (à raison de deux coings par bocal d'un litre).

Au bout de deux mois, la saveur un peu âpre du fruit et son délicieux arôme sont intégralement passés dans l'alcool.

Il ne me reste plus qu'à jeter tout bonnement mes quartiers de coings et d'ajouter 250 grammes de sucre par litre d'alcool.

Un mois plus tard, le sucre étant complètement assimilé, je mets en bouteille une liqueur merveilleusement digestive et bouquetée.

C'est à la portée de tout le monde, sans grands frais.



Le Voyageur errant

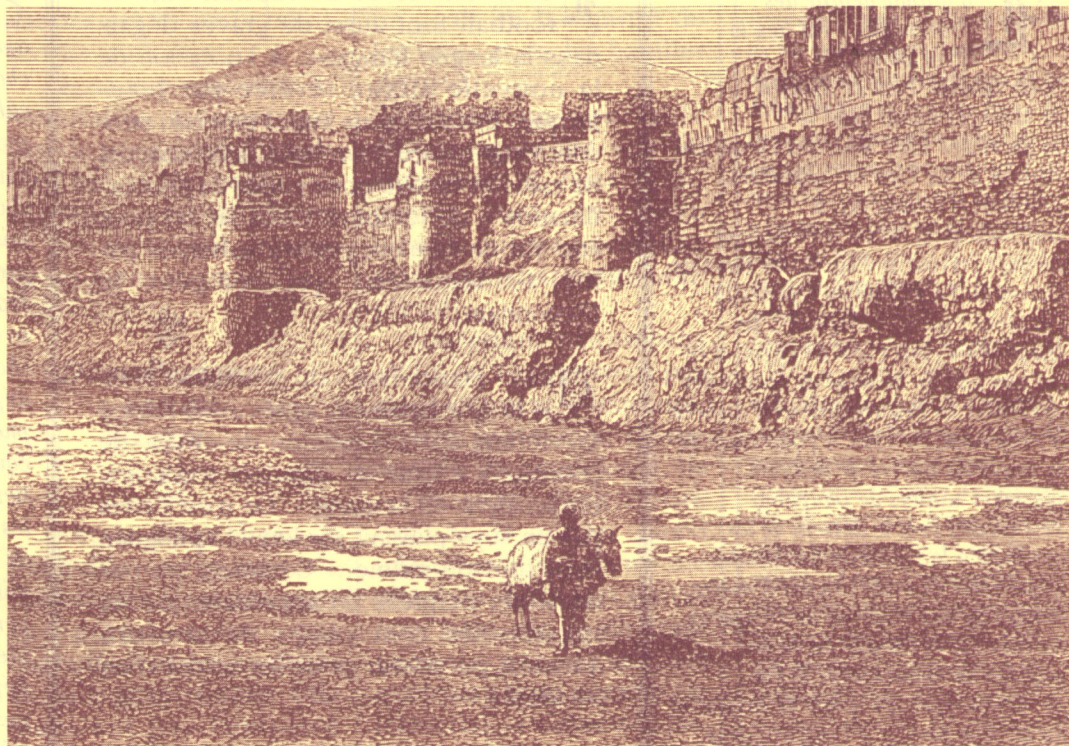
par Nicolas Bonnal

Forts et déserts

La tradition chevaleresque s'est maintenue en Inde plusieurs siècles après qu'elle eut disparu en Europe. Au XVIII^e siècle, les clans de seigneurs de la guerre du Rajasthan s'affrontaient encore à l'ombre de leurs forteresses ou de leurs oasis. L'honneur était leur seul code, et comme leurs ancêtres aryens, ils combattaient sur des chars au symbolisme solaire (pensons à celui d'Apollon). C'est sur un char, au moment décisif, qu'Arjuna, dans l'épisode fameux du Mahâbhârata, le Bhagavad-Gîtâ, entre en communication avec le Krishna. Ce dernier encourage le « guerrier aux bras puissants » à se détacher du fruit de ses actes, à ne pas succomber à la tentation du monde et à pratiquer la dévotion. C'est ce détachement qui est seul garant de la victoire sur les forces ennemies. J'ai parfois l'impression que ce texte aurait pu être écrit par saint Bernard, lorsque l'abbé de Clairvaux prêchait la croisade ou la conquête de l'est aux chevaliers teutoniques.

La vraie guerre sainte est d'abord intérieure ; sans quoi elle n'est que guerre feinte, limitée aux conflits illusoire du monde.

De cette splendeur spirituelle, seul un parfum demeure, entre les forts du Rajasthan



Citadelle de Bala-Hissar.

« Calmes blocs ici bas chus d'un désastre obscur », les forts de Jaipur, de Jodhpur, d'Udaipur, forts de Delhi ou bien d'Hyderabad sont l'héritage des luttes de l'Inde aryenne en conflit constant avec l'islam des empereurs moghols. Je pense à mon fort favori, celui de Jaisalmer, tout près de la frontière pakistanaise, et qui fut construit au temps où, comme dans l'Europe médiévale, les frontières n'existaient pas et n'empêchaient pas (voir saint Louis ou les Templiers) l'occident de toucher l'orient.

Jaisalmer : Carcassonne au milieu des sables. Le Tombouctou retrouvé de René Caillé. La ville basse,

qui abrite 20 000 personnes, cherche de l'ombre au-dessous des forteresses qui la protègent du vent et des chaleurs formidables (jusqu'à cinquante degrés à l'ombre).

La ville fut fondée par des marchands itinérants, dont la fortune permit l'édification de somptueux palais aux dentelles de pierre : les « Havelis ». Ces Havelis ne trouvent aujourd'hui guère preneur ; il est même possible d'en louer un pour méditer, par de brûlantes nuits de printemps, les splendeurs enfouies dans les sables.

Il est aisé de louer un chameau et son chamelier pour partir dans le désert.

L'expérience est incomparable, et on ne saisit que mieux la complémentarité du désert et de la forêt celtique ou germanique qui est au Cœur du mystère de la Chrétienté originelle. Le désert est lumière, le désert est soif, le désert est souffle pur.

Dans un village obscur, des enfants m'entourent, me demandent des stylos. Nos gosses rêvent de dinosaures, ces petits pauvres rêvent d'écrire. Car le plus beau cadeau est l'écriture. La nuit survient, et son manteau d'étoiles.

Le ciel murmure ; je me croirais en mer ; ne dit-on pas que le chameau est le vaisseau du désert ?

Un jour

25 octobre 1568

La grande défaite des Provençaux

« **L**a grande défaite des Provençaux » eut lieu le 25 octobre 1568.

Noble homme, Paul de Richien de Mouvans ayant aidé, le 30 décembre 1563, messires Chastelier-Portaut de La Tour et Constantin, protestants comme lui, à trahitusement occire le catholique Jacques Prévost de Charry, les Bonnets Carrés du Très Chrétien Charles IX l'avaient voué à l'échafaud... Le spadassin s'était enfui de Paris, et ce fut non loin de Romans qu'épaulé des chevaliers de Peyregourde et d'Ambres il rassembla, en 1568, à l'ouverture de la troisième Guerre de Religion, plusieurs milliers de Dauphinois-Provençaux avec le dessein de les conduire à la rescousse des bandes huguenotes du cruel Crussol d'Assier, bandes qu'aux environs de Périgueux harcelaient de chaude façon les papistes de Monseigneur le duc de Montpensier, du comte de Brissac et du terrible Strozzi. « Ces Strozziens, nous, diantres de Provençaux, les mangerons en un grain de sel ! » avait rugi le bravache acolyte de Chastelier-Portaut et de Constantin...

Donc, le 24 octobre 1568, Mouvans, Peyregourde, d'Ambres et leurs brûleux d'églises sortirent de Saint-Astier, l'ancre de Crussol, puis le 25, après avoir bivouaqué à Mensignac, gagnèrent la forêt de Fayolle... Alors, tandis qu'ils pausaient dans la prairie de Chantepie, six cents morions à la gouverne de Brissac et de Strozzi fondirent sur eux des taillis aux cris de : « Montjoie ! Saint Denis ! ». Les « diantres de Provençaux » ne purent soutenir le choc... A la course, les uns escampèrent vers l'intérieur de la sylve, les autres vers Mensignac ; les gens de la Vraie Foi en tuèrent trois mille, arquebusèrent Mouvans et Peyregourde...

Les Parpaillots virent en « la grande défaite des Provençaux » un mauvais présage. A juste titre : Monsieur, frère du Roi, allait tour à tour les battre à Jarnac le 13 mars 1569 et à Moncontour le 3 octobre de la même année. La Paix dite de Saint-Germain clôtura les hostilités le 8 août 1570. Elle perdura deux ans...

JEAN SILVE de VENTAVON

Carnets

par
Pierre Monnier

Les tentatives de corruption dans le football font aussi de graves dégâts dans la langue française. A l'occasion de la nouvelle affaire révélée par Jean-Jacques Eydelie, nous avons entendu pendant vingt-quatre heures des présentateurs de radio et de télé nous parler de « subordination » de témoins. Ceux-là, on peut être sûr qu'ils n'ont pas été subornés par les académiciens qui rédigent le Dictionnaire.

Dans « France-Soir » du 5 octobre 1993, je lis que l'assassin, après avoir frappé sa victime d'une centaine de coups de couteau, « a tenté de déguiser son crime en accident de la route ». Ce n'est certes pas un sujet plaisant sur lequel épiloguer, mais tout de même... Comment ne pas demeurer perplexe en apprenant que les impacts de cent coups de couteau auraient pu passer pour les traces d'un accident ?

Aceux qui sont stupéfaits en découvrant que le génocide vendéen fut occulté par le pouvoir pendant cent quatre-vingts ans (grâce, en partie, à « Mallet et Isaac ») je fais observer que le crime commis par la Troisième République en déclarant la guerre sur l'injonction de l'Angleterre, le 3 septembre 1939, sans l'accord des représentants du peuple comme l'exigeait la Constitution — ce qui provoqua la mort de cent vingt mille jeunes Français innocents —, est occulté depuis quarante-huit ans.

Les passages de Soljenytsine à la télévision française se suivent et se ressemblent. De Pivot à Guetta en passant par Jean Daniel, c'est à qui se fera le plus petit devant le gigantesque écrivain. De Daniel qui s'indignait de le voir sur le plateau d'« Apostrophes » entre deux tours d'élections cantonales, à Pivot qui tentait d'expliquer que les Français aimaient trop les « Droits de l'Homme » pour se rendre compte qu'ils recouvraient la pire des ignominies, c'est à qui sera le plus enfantin. Tout ça pour s'entendre dire par Soljenytsine qu'il se foutait pas mal de l'opinion de ceux que dérangeait sa présence aux Lucs-sur-Boulogne.

3ème œil

Les aléas
du Spectacle

La télévision est en train de mourir sous sa forme actuelle. Les particuliers américains se rabattent sur les chaînes marginales et bien sûr le câble. La chose est impossible à réaliser en France, pour d'évidentes raisons politiques. L'Amérique a choisi la démocratie implosée, qui laisse la liberté de tout faire (ou presque...) à tout le monde. En France, neuf foyers sur dix doivent se contenter du message des six chaînes autorisées, toutes dépendant du pouvoir public. Ce phénomène permet un contrôle sans équivalent, sauf dans les pays du tiers-monde, de l'opinion publique ; les salaires mirobolants des « stars » de la télévision (de 100 000 à un million de francs par mois) permettent de fidéliser les idéologues officiels de la République, alors que l'on n'hésite pas à envoyer un huissier chez un misérable pour qu'il s'acquitte de la redevance remontant à De Gaulle, dont le ministre de l'Information (sic) dictait à la « première chaîne » le contenu du journal du soir ; cet état de choses n'est pas près de finir, eu égard à la « pavlovisation » des distillateurs d'informations en France. Hypnotisés par leur ego ou leur message, ils sont souvent leurs premières victimes. Si, pour des raisons évidentes, les hommes libres et anticonformistes préfèrent le système éclaté à l'américaine, ils ne doivent pas négliger ce fait : le système médiatique totalitaire à la française a plus de chance de générer, à force d'affoler les gens sur les mêmes sujets (le GATT, le racisme, le Sida...), d'incontrôlables réactions. On ne joue pas impunément à l'apprenti sorcier, pas plus qu'à l'apprenti dictateur. N'a-t-on pas ébranlé la société de consommation avec la couverture terrifiée de la Guerre du Golfe ?

NICOLAS BONNAL

Lettres Martiennes

par Martiannus *

J'ai vu « Germinal ». Grâce à un ami, j'ai assisté à son inauguration. Du film lui-même, je ne vous dirai que peu de choses, ma chère tante. Il nous montre comment les bourgeois exploitent les ouvriers, de pauvres êtres en haillons qui vivent (mal) et travaillent (trop) sous terre. Je n'imaginais pas que ce fût à ce point. Ceci dit, je me suis ennuyé.

La réception qui suivit fut magnifique. Il y avait même le Président, un petit homme jaune avec une tête momifiée posée sur des épaules d'épouvantail.

Je l'avais déjà vu debout dans sa voiture, précédant une revue militaire ; tout le monde sifflait, c'était superbe. L'apercevant là, parmi les invités, je m'apprêtais à siffler quand mon ami me fourra dans la bouche un toast couvert de petites boules noires.


**Caviar
contre
injustice**


« Du caviar gros grains d'Iran, le meilleur », me confia-t-il. Et il ajouta : « Vous avez devant vous toute la gauche généreuse, les penseurs humanitaires, tous ceux qui luttent pour éliminer l'injustice sociale, améliorer les conditions de vie des travailleurs, tirer le prolé-

riat des griffes de la bourgeoisie capitaliste ».

J'étais impressionné. Je redoutai un moment que tant de générosité n'appelât une quête, mais les plateaux que l'on passait ne servaient qu'à présenter les petits fours.


**Dom Perignon
contre
misère...**


C'était donc l'esprit tranquille que je pouvais contempler tous ces gens au grand cœur qui engouffraient les canapés au foie gras comme s'ils n'avaient pas banqueté dans leurs trains spéciaux. Chacun tenait à la main un verre plein de cette boisson typiquement terrienne que l'on appelle « champagne ».

« Du dom Pérignon millésimé, on ne fait pas mieux », me souffla mon ami entre deux gorgées.



Vraiment, on ne regarde pas à la dépense quand il s'agit de combattre la misère. Je suis encore ému de tant d'abnégation et de grandeur d'âme.

Je me suis cependant demandé, un court instant, comment les pauvres mineurs de « Germinal » allaient profiter de toute cette générosité. La réponse me fut donnée quand j'aperçus les principaux d'entre eux parmi les invités. Je ne les avais pas d'abord reconnus, car

on avait eu la charité de les laver et de les habiller de neuf.

C'était un spectacle émouvant de les voir là, mangeant à leur faim, parmi tout ce beau monde qui les accueillait avec une charmante simplicité.

Craignant néanmoins qu'ils ne se sentissent pas complètement à leur aise, je leur portai une pleine assiette de petits fours. Ils refusèrent. Sans doute étaient-ils gênés. Aussi insistai-je. L'un d'eux me remercia dans son patois que, bien sûr, je ne comprenais pas. Il me dit quelque chose comme (je transcris) : « Casse-toi, larbin ».


**...et caviar
contre
beau monde**


Bref, une belle et émouvante réception, une admirable manifestation de soutien aux déshérités.

Il n'y eut qu'un incident regrettable. Un groupe d'individus vêtus de manière négligée nous attendait à la sortie, poussant des cris et brandissant des pancartes où l'on lisait : « Non aux licenciements », « du travail » et autres billevesées. Fort heureusement, la police eût tôt fait de disperser cette racaille avant qu'elle ne nous eût importunés.

**PCC DANIEL
RAFFARD de BRIENNE**

Mes bien chers frères

« Et là il priait »

« Un jour, quelque part, Jésus était en prière », nous rapporte saint Luc (11,4).

Si nos yeux usaient les mots imprimés dans les livres à force de les lire, ce verset aurait disparu depuis longtemps de ma Bible. Je l'ai lu tant de fois ! Je le lis aux jeunes au début de chaque retraite en abbaye. Ce verset-là aussi aurait disparu : « Le matin, bien avant le jour, Jésus se leva, sortit et s'en alla dans un lieu désert, et là il priait. » (Mc 1,35).

Ces quatre mots m'hypnotisent : « Et là il priait ». Mon imagination se plaît à faire la composition du lieu, comme dit saint Ignace : où il était, comment il priait. J'aurais aimé être là pour voir Jésus prier et ainsi tout apprendre sur la prière, et tout comprendre sur Dieu. On rapporte qu'une nuit Bernard de Quintavalle, l'un des premiers compagnons de saint François, alors qu'il le recevait chez lui, fit semblant de dormir dans l'espoir de voir se lever François pour prier. Il ne fut pas déçu. Il vit François se glisser hors de son lit et s'agenouiller, les yeux levés au ciel et les mains levées, puis se mettre à murmurer : « Dieu ! Dieu ! ». Ce spectacle le convertit. Il décida de le suivre. La prière de saint François lui avait fait comprendre qui était Dieu. Mais Jésus, je ne sais rien de sa prière ! Si, je sais. Qui priait en François cette nuit-là ? Ou qui se joignait à François dans sa prière cette nuit-là ? Jésus. Etant enfant, j'ai surpris ma grand-mère, un soir, à genoux, en train de faire sa prière. J'ai tout compris ce soir-là. La Petite Thérèse a tout compris de Dieu en regardant le visage de son père en prière. « Sa belle figure me disait tant de choses ! », écrit-elle. Priez avec vos enfants et vos petits enfants : ils vous regarderont ; ils comprendront.

Abbé GUY-MARIE



Histoire de France

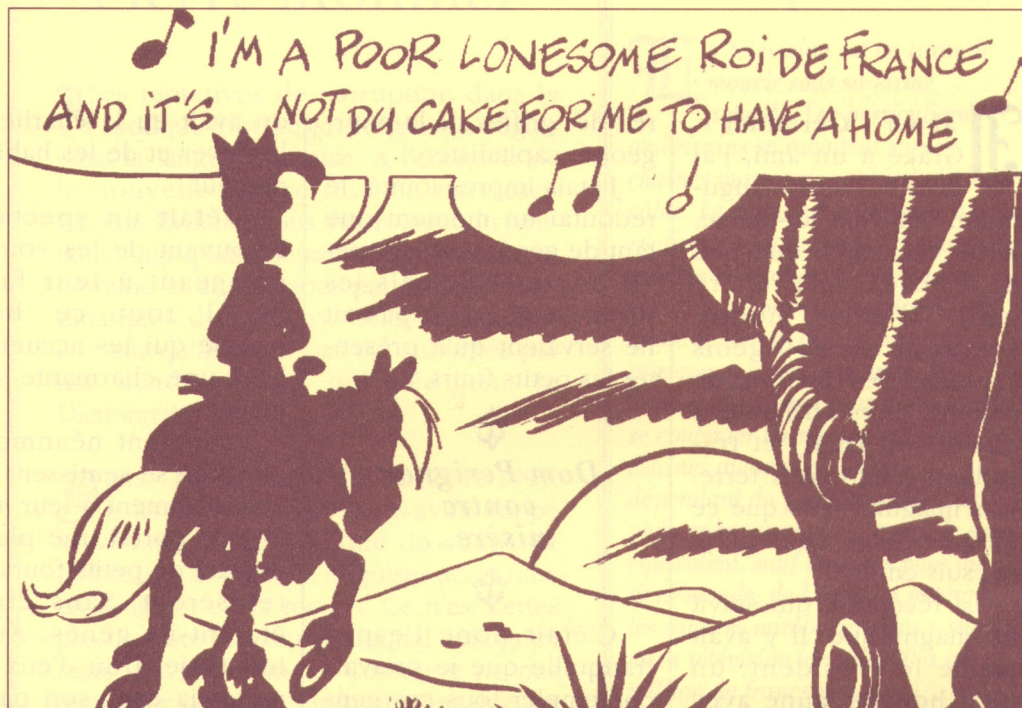
par Aramis

Enfin un grand film sur la classe ouvrière ! Fils d'un fourreur israéliite, le réalisateur n'a pas caché vouloir raviver les idéaux de la gauche ouvrière dont il perpétue l'illusion lyrique. L'adaptation faite à partir d'un roman paru en Presse-pocket va d'ailleurs dans ce sens. Ce film, dit-il, je l'ai fait avant tout pour les mineurs. Et ajoute-t-il « au-delà des mineurs, pour tous les opprimés ! ». De fait, il s'agit d'une œuvre pour le futur qui propose une réflexion terriblement lucide à nos contemporains sur le problème de l'inégalité des chances. En filigrane se dessine l'espoir en un monde meilleur. La reconstitution minutieuse des décors fait le reste. Soulignant simplement le contraste psychologique qui oppose dans une lutte injuste le plus misérable au plus farouche.

A ceux qui seraient tentés de dire :

tout ça c'est du passé ! nous rétorquerons simplement : et la mémoire ? Car c'est la mémoire qui rend la portée sociale de ce mélodrame si réelle et son capital émotionnel intact. Les mineurs ne s'y sont pas trompés. Interrogé à la sortie de la salle de l'Alhambra d'Hénin-Liétard l'un d'entre eux a répondu : « C'est super ! Y'a plein d'effets spéciaux. On croirait que le Brachiosaurus est vivant ! Bravo Monsieur Spielberg ! »

H. PLUMEAU et R. JACOB



Plus malin ou mieux informé, le roi Philippe Ier n'était pas allé

à la croisade. Comme pour s'excuser il avait solennellement déclaré, avec cette pointe d'affliction des nantis : « C'est moi qui m'y colle pour garder la boutique ! » En réalité, il voulait conserver un œil sur son vassal normand, le duc Guillaume, qui, après avoir traversé la Manche, se proclama roi d'Angleterre. Et qui, en toute simplicité, décida que désormais on devait l'appeler le Conquérant. Cette profonde mégalomanie ne fit pas école. Heureusement. Ainsi lorsque Blériot traversa à son tour la Manche en 1909, il ne revendiqua ni titre, ni qualificatif ou superlatif. Bref, Guillaume, M. Bill pour les dames, était dans le collimateur royal. L'instrument de visée était du reste fort encombré. Mais on ne pouvait cependant chiffrer le nombre exact de ses occupants. D'abord parce que ce chiffre était très élevé. Or, si l'on tient compte du fait que le zéro arithmétique fut introduit par Gerber d'Aurillac aux alentours de l'an mille, il est fort peu probable que le fils de Philippe, Louis VI le Gros, en eût lui-même connaissance, tant les voies étaient peu carrossables. Quelle que soit la difficulté à mesurer avec exactitude ce chiffre, nous sommes cependant capables d'en déterminer l'ampleur puisque tous les féodaux sans exception, grands ou petits, se fichaient éper-

La lutte antiféodale fut avant tout antisociale

du ment du roi de France, qui ne représentait pas grand-chose, sauf lui-même.

Certains poussaient le bouchon encore plus loin en affectant d'ignorer qu'il existât. Ce phénomène quasi ectoplasmique du pouvoir est, lui, parfaitement impensable en République. Les travaux de Maurice Vergédu, le célèbre constitutionnaliste, sont formels sur ce point. Sa démonstration est à la fois claire et rationnelle. Ainsi, lorsqu'il écrit « Depuis le choc pétrolier de 1974, l'un des piliers de la démocratie se nomme Bison futé. » Par cette image forte, l'éminent juriste nous interpelle sur le signifiant réel du politique. Selon lui, tout concorde pour affirmer que l'existence précède l'essence. Et quel que soit le prix à la pompe. Mais revenons à ces rois qui, pour affirmer leur ego, décidèrent de lutter contre la féodalité. Ils le firent en s'appuyant sur les classes moyennes : commerçants, artisans et bourgeois. Un mouvement pré- ou anté-poujadiste en sorte, qui bien entendu excluait les masses ouvrières et laborieuses. Les débordements auxquels ils se livrèrent ne furent pas, contrairement à ce que pense le commun, incontrôlés. Bien au contraire, c'est à dessein qu'ils détruisirent en les rasant les châteaux seigneuriaux... pour empêcher que l'on y installe pour les enfants des travailleurs des centres aérés ou des colonies de vacances.